Certains fichiers présents sur ce site sont soumis à copyright, ces fichiers sont signalés par le sigle du copyright © et par le logo de ce site. Pour ces fichier la license suivante doit obligatoirement s'appliqué :

--- ATTENTION : CONSERVEZ CETTE LICENCE SI VOUS REDISTRIBUEZ UN FICHIER NUMERISEE PAR LA BNAM ---

License BNAM

Version 1, Février 2010

Copyright (C) 2010 Bibliothèque numérique alchimique du merveilleux
http://bnam.fr/
alchimie@librairiedumerveilleux.org

La base de textes de la Bibliothèque numérique alchimique du merveilleux (BNAM)est une oeuvre de compilation, elle peut être copiée, diffusée et modifiée dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins d'illustration de l'enseignement ou de recherche scientifique est autorisée.

2. Toute diffusion ou inclusion dans une autre oeuvre doit

a) Inclure la presente licence s'appliquant a l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivee et faire mention de la source d'origine : Bibliothèque numérique alchimique du merveilleux http://bnam.fr/

b) soit permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement une version numérisée de chaque texte inclu, muni de la présente licence et du nom : BNAM. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents extraits.

c) permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement la version numérisée originale, munie le cas échéant des améliorations visées au paragraphe 6, si elles sont présentent dans la diffusion ou la nouvelle oeuvre. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents extraits.

Dans tous les autres cas, la présente licence sera réputée s'appliquer à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.

3. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.

4. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, additions de variantes, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, et datée.

5. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

---------- FIN DE LA LICENCE BNAM ----------

PARADOXE

QUE LES MÉTAUX

ONT VIE.

Composée par Guillaume Granger,

Diionnois Médecin du Roy,

et de Monsieur

A PARIS,

Chez MICHEL SOLY, rue S. Iacques, au

Phœnix.

M. DC. XL.

Avec Privilèlege du Roi

Transcription Alkaest pour la BNAM. http://www.bnam.fr//

AU LECTEUR.

Ce n’est pas d'aujourd'huy que la pluspart des esprits des hommes se plaisent à la nouveauté, semblables en cela à ceux qui ont l’estomac malade, lesquels ennuiez des meilleures viades qu'ils ont accoustumées, consultent avec leur appétit jour et nuicStpour en rencontrer quelque nouvelle qui chatouille mieux leur goust. Ce puissant, mais malheureux Roy des Perfes, inquiété qu'il étoit dans ses grandeurs et parmi ses felicités, après avoir gousté à souhait les plaisirs de tous les sens, ne laissa pas encore de proposer des prix, à ceux qui se rendraient ingénieux à lui en trouver de nouveaux. Le prince de l'Eloquence Latine frappé de cette maladie d’esprit ; écrivant à Ton ami Brutus, disait ; Si tu veux faire quelque chose qui m'aggrée, cherche un sujet nouveau, ceux qui font communsneme plaisent plus. Porté de cette consideration (Ami Lecteur) J’ai bien voulu te présenter ce paradoxe sur la vie des Métaux personne, au moins que je sçache, ne l’aiant encore touché si ce n'est en passant : Je l'avais bien minuté il y a déjà quelque temps au sujet d’une occasion qui m'y invita, et depuis peu, après avoir repassé par dessus, je l’ai fait voir à un mien ami intime, au jugement duquel je defere beaucoup, qui m'a consèillé de t'en faire part : Ce que à la vérité, je n'eusse osé enteprendre de moi-même, ni sans un aveu tel que le sien ; Sachant bien quecelui qui veut parler en Philosophe ne doit rien proposer qu'il ne prcuue, ou par dem o firation, ou par induction ; et je craignois de ne pas satisfaire dans ce dif cours, ni à l'une, ni à l'autre ; Mais il m'a ôté ce scrupule, me disant,

que c'était un paradoxe. Reçois-le donc, je te prie, humainement ami Lecteur, si j’apprens qu’il t'est été aggreable, et que tu y aille trouvé en le lisant autant de diucrtiffemenr, que j’en ai pris en le composant, je croirai ne pas avoir perdu mon temps : et ton approbation me donnera courage de te faire part encore de deux autres traités non moins curieux, et divertissans que celui-ci.

Adieu.

PARADOXE, QUE LES MÉTAUX ONT VIE.

CHAPITRE I.

De l'Amour de Dieu en la creation du monde.

Ce n'est pas sans mystère que tous les anciens Poètes et Philosophes, tant Egyptiens que Grecs ont creu que l'Amour était le plus ancien de tous les Dieux.

La Sagesse et l'Amour sont nos premiers parents ; disait Orphée.

Hesiode, Platon, et Parmenide en donnent la même raison, estimants que l'Amour est la première cause, pour laquelle Dieu a crée le monde. C'est pourquoi Empedocle l'appellait la cause de tous biens, Euripide le cooperateur de la sagesse, et : auparavant eux Pherecyde Précepteur de Pythagore, disait, Que lorsque Jupiter voulut créer le monde, il se transforma soi-même en Amour.

Étant aussi très-véritable qu'au paravant que ce grand Dieu étalat les trésors cachés dans son Idée et sagesse suprême, pour les employer en la création du monde ; son amour, c'est à dire, la bonté, et largesse infinie désira avant toutes choses se former une créature parfaite, laquelle eust quelque conformité et : ressemblance à son exemplaire, et dans laquelle il se contemplât soi-même comme dans un miroir lui comuniquant

liberalement les rayons de son amour ; afin que par une réflexion semblable, cette créature retournât à son principe, et : se réunit avec lui. Le docte Boëce a eu ce sentiment après Platon dans son timée ; lorsque s'addressant à Dieu il Lui dit ;

« *D'un principe divin sur un divin modèle Tu formas la machine, et beau, tu la fis belle,*

« La portas en Idée, et parfait inventeur

« En voulus être ensemble et à l'image de l'Auteur.

C'est ce qui a émeu aussi le clair-voyante Homère tout aueugle qu'il était, de nous représenter dans son Iliade un Jupiter en colère contre les autres Dieux, lequel pour montrer l'eminence du, pouvoir qu'il avait par dessus eux tous, se vantait qu'il pouvait toutes et quantesfois qu'il lui plairait joindre la nature visible avec l'invisible, et suspendre la terre et les mers avec le Ciel, par le moyen d'une chaîne d'or. Nous voulant apprendre par là, le grand amour et la concorde qu'ont les choses supérieures avec les inférieures) et les inférieures avec les supérieures ; celles la travaillant incessamment à la procréation et : conservation des Êtres, et celles-ci à leur perfection, et principalement, (comme dit Leon Hebrieu) à leur reversion en leur principe. Et c'est en quoi consiste particulièrement cette Philosophie ancienne ; laquelle a été si secrette et si cachée parmi les Egyptiens, que pour la dévoiler tous les sages de la Grece, et après eux Pythago, Democrite, Platon, Appollonius,

et autres ont eu la curiosité d'en consulter les oracles des Brachmanes et des Gymnosophistes, de se transporter encore jusque dans l'Egyte pour dechiffrer les lettres hiéroglyphiques des anneaux et des colonnes du grand Hermes et d'Isis. Pour montrer comme Dieu a voulu faire ce monde conforme à son entendement Archetype ; il l'a premièrement voulu créer unique comme lui, qui est seul, et : n'ayant rien hors de lui ; le commencement du cercle étant l'unité, laquelle après avoir parcouru tous les Êtres retourne enfin en sa même unité ; et c'est la raison aussi pour laquelle il lui a donné la figure ronde, comme étant la plus noble et la plus capable, puisqu'il devait comprédre tout en soi. Il l'a encore doué des qualités qui pouvoient attirer à son amour et à son admiration toutes les intelligences, à savoir la beauté et la perfection universelle, lesquelles le rendent si accompli, qu'il n'y a rien plus à désirer en lui. Aussi Moise dans l'histoire que Dieu lui a révélée de la création du monde, rapporte que Dieu voyant toutes les choses qu'il avait crées en chacune de ses parties, trouva que tout y était bon, que tout y était beau ; Ce nom de bon et de beau étant pris en la diction Hébraïque aussi bien qu'en la Greque, pour une même chose. Cette beauté si bien ordonnée et si accomplie obligea cet ancien sage Milesien Thales de dire, que ce monde était la plus belle de toutes les choses, étant l'ouvrage de Dieu. Ce fut elle-même qui inspira ce grand Timée Précepteur de Platon, lorsqu'il appella ce monde, Θεὸν γεννητόν, etn Dieu engendré ; et : les Grecs l'ont appellé de tout temps du beau nom de Κόσμος, comme les Latins après Pythagore de celui de

Mundus, par excellence ; comme étant par sa beauté et pureté parfaite l'ornement de la Nature. La beauté tant corporelle que spirituelle n'étant autre chose selon la doctrine de Platon en son Timce que la splendeur de la face de Dieu reluisante dans ses créatures, il ne faut pas s'estonner si elle se rend si adorable à ceux qui en font épris : Et c’est une des raisons laquelle au dire de Plutarque a fait que les hommes se font portez à la connaissance de Dieu, ne s'étant pu imaginer qu’une créature si belle et si bien ordonnée que le Monde, ait été faite à l'aventure ou casuellement, plutôt que par un Entendement ou providence divine. Afin d'élever encore davantage sa beauté et la rendre plus semblable à son exemplaire ; Dieu l'a voulu faire plus grand que toutes choses, par ce qu'il est lui-même sans mesure ; et que en tout genre de choses ce qui contient le reste est appelé beau Et pour une preuve de sa Toute puissance, il l'a crée en un instant, de rien, et sans aucune matière précèdente. Enfin étant lui seule père des lumières, la suprême vie, voir même la source de toutes les vies, il a voulu pareillement orner et remplir ce monde de toutes les semences et puissances vitales ; afin qu'il les distribuat aprés à chacune des choses creées selon son merité et sa capacité.

CHAP. II.

De l'origine delà vie et ce que c'est que l'Esprit de Dieu

Moïse nous apprend au lieu sus-alegué la façon avec laquelle Dieu a voulu communiquer au monde l'efficace de ses puissances vitales ; disant, que Dieu ayant au commencement crée le Ciel et la Terre ; la Terre pour lors était vide et stérile c'est-à-dire sans âmes et sans formes ; mais que l'Esprit de Dieu, lequel se portait sur les eaux, l'informa et la rendit seconde et enceinte de toutes les raisons séminaires des formes qui devaient avoir un jour l'être dans la Nature, auparavant même que la distinction se fit des genres, des espèces, et des individus. Quelques-uns afin de mieux exprimer cette production suivant le mot Hebraïque Merachephet, l'ont interpreté, comme entr'autres Saint Basile le grand, couvrait et couvait avec les aîles de son amour les eaux ? C'est-à-dire cette masse confuse de terre et d'eaux opaques et ténébreuses. Tellement que cette première matière receut la plenitude sa fécondité, de c'est Amour figuré par ce feu qui sortit avec sa lumière du choc et collision de ces mêmes eaux émeues et agitées par l'impétuosité de cet Esprit agissant, si tôt que le commandement lui en fut fait. Les Maîtres de la, Théologie ancienne ayants eu quelque connaissance de cette origine du monde, se sont travaillez beaucoup à interpréter ce mot d'Esprit de Dieu qui se portait sur les eaux. Les uns contemplants la fabrique, conduitte ET conservation de ce monde si harmonique et si admirable, ont voulu entendre par cet Esprit,

Dieu même. Hermes le Trismegiste, comme ayant suivi Moise de plus prés avait encore cette créance ; disant, qu'il était impossible à Dieu d'être toujours s'il n'agissait aussi en tout ce qui se fait au Ciel, en la Terre, et en la mer, dans tout le monde, et dans châcune de les parties, tant aux choses qui font, qu'en celles qui ne font pas, n'y ayant rien en la Nature qu'il ne soit lui-même. Il est les choses qui ont l'être, et est encore celles qui ne l'ont pas ; il met celles la au jour, et il cache celles-ci dans soi. C'est pourquoi Orphée l'un de ses Disciples disait, que Dieu est.

« *Et principe, et milieu d'où provient toute chose* ;

Aussi les anciens Poètes le nommaient le Dieu Pan, qui signifie Tout, que les Arcadiens adoraient, estimants que ce fut le Soleil ; et les Grecs l'ont appelle de tout temps en leur langue Zeus ; ce mot tiré de ζώη, qui veut dire la vie, par ce que Dieu est l'origine et la fontaine de toutes les vies ; C'est lui-même qui a dit, parlant par la bouche du Prophète Esaye, qu'il était celui qui est, qu'il était le premier, et : qu'il était encore le demier ;

« *Ce que tu vois est Dieu, ce par qui tu te meus*,

disait Lucain ; et les anciens Théologiens, au rapport du Poète Mantouan, disoient preillement que

« Dieus e fait voye ; il entre, il visite partout

« Terres et Mers, et cieux, de l’un a l’antre bout ;

«De là tous Animaux, les Bestes et les Hommes

« Tirent vie et naissance, et tout ce que nous sommes.

Socrate, Platon, et Anaxagore avec le reste des anciens Philosophes Grecs, ayants apris ce mystère de la Création du monde des Livres de ce grand Hermes, ont creu pareillement que cette efficace de vie, laquelle ils appellaient Panspermie ou Homœomerie fut alors comuniquée à la première matière par un Entendement ou Esprit agile et intellectuel, lequel donnala vie avec les moyens suffisants pour la conserver à un chacun des Êtres selon sa dignité et son merite.

Sous ce mot de Νῦς ou Entendement, ils n'ont voulu entendre autre chose que Dieu même ; ou la sagesse de Dieu et le Verbe auquel ils ont donné pour ce sujet l’épithète de δημιουργὸς Fabricateur du monde ; ou bien son Esprit, et son Amour, ce que n'a pas ignore le Poète, lorsqu'il a dit,

« L’esprit infus partout se mêle en ce grand corps,

« L’entretient au dedans et l'agite au dehors.

Les Philosophes de la secte Académique ensuivant la doctrine de leur Maître ont voulu entendre par cet Esprit vivifiant, etne âme intellectuelle sortie de cet Entendement, qui donne l'être à

toutes les créatures, laquelle étant éparse par toutes les moindres parties de ce monde, les meut, les fomente, les modère, les tient en leur ordre, et les vivifie, seIon le commandement et l'ordonnance que lui fait la cause première. Ils disent encore que cette Maîtresse cause a comme imprimé dans cette âme les premières et les principales raisons séminaires de toutes choses, tellement que l'on la peut appeler avec raison le premier instrument de tout ce que Dieu veut faire en la Nature selon l'ordre et la suite qu'il lui a prescrit :

« De là vient ce qui vit sous l'un et l'autre Pole,

« Ce qui marche, et qui rampe, et qui nage, et qui vole.

Aristote ne s'est non plus séparé de cette créance, ayant reconnu pour cette supreme cause le même Esprit intellectuel lequel il appella l'Être des Êtres, disant que toutes les œuvres que nous voyons en la Nature sont autant d'œuvres de cette souveraine intelligence. Quelque Esprit moins curieux que celui d'Aristote eust pû se contenter de cette lumière pour donner une suffisante raison de l'origine des choses ; mais considerant que la suprême intelligence, qu'il appelle ailleurs la première bonté, ne veut pas toujours agir aux choses d'ici-bas seule et de sa puissance absolue, (comme elle le pourrait bien faire :) il a connu qu'elle donnait quelquesfois part aux choses créées en plusieurs de ses actions, et dont elle a voulu donner la connaissance aux hommes afin d'entretenir le commerce du Ciel avec celui de la terre. C'est pourquoi ce genie et interprète de la Nature a creu,

et avec raison, que la chaleur du Soleil, les mouvements, les aspécts, et les influences des Astres jouissaient plainement de ce privilège, avec le mélange particulier des qualités Elémentaires. Ce même Auteur dit bien ailleurs, que le désir et avidité naturelle qu'ont les Êtres d'être produits et de se conserver, y apportait aussi une très-grande disposition ; Cicéron dans ses discours Philosophiques appelle cette cause première, etne certaine force et vertu, qui marche artificieusement en la production des Êtres, laquelle Avicenne s'est imaginé être une dixiéme ou souveraine intelligence, qu'il appelle *cholcodea*. Et tous ces anciens Philosophes, nonobstant leurs termes différents semblent ne s'être pas de beaucoup éloignez de la vérité de la création du monde, suivant qu'elle nous a été annoncée par Moise de la part de Dieu. Les saints Pères fideles interprètes des Écritures, ont eu presque le même sentiment que ces premiers Philosophes de l'Esprit du Seigneur qui se portait sur les eaux. S. Augustin entre autres a dit, qu'il falloit entendre par ce mot, le S. Esprit même, ou bien quelque créature et force vivante, par laquelle tout ce monde visible se meut et se gouverne. Saint Jean Chrysostome de même ; une vertu ou impetuosité vitale pleine de fécondité, laquelle Dieu imprimait aux eaux, c'est-à-dire au monde lorsqu il composa de son autorité independante les premiers differents qui était entre ses principes ; et comme dit le Poète dans les fictions Poétique ;

« Lorsque Dieu separa pour construire le Monde,

« Et la Terre du Ciel et de la Terre l'Onde,

« qu’il diuifa de l’air sombre, épais, et brouillé

« Ce liquide criftal qui n’est jamais souillé.

Et à la vérité, si nous voulons chercher ce mot d'esprit dans son origine, nous trouverons, que les esprits s'appellent chez les Médecins τὰ ἐνορμιοῦντα ou faifants effort et impetuosité, d'autant qu'ils sont entre les parties du corps vivant les plus légeres, les plus subtiles et pleines de feu ; C’est pourquoi ils ne s'y meuvent pas seulement par leur grande agilité, mais encore ils le pénètrent et remplissent universellement. Tellement que la vie n'étant autre choie qu’un mouvement intérieur causé par quelque essence spirituelle, elle ne se pouvait introduire dans les choses créées que par l'entremise d’un esprit, lequel fût remuant, chaud et agissant. Il semble par cette raison que les Latins ont tiré ce mot, Anima, du Grec ἄνεμος qui veut autant dire que νέε ou impetuoficé : de même que les Grecs celui de ζωὴ, par lequel ils entendent la vie, de ζεῖν ou ζέσις, qui est à dire ferveur ou ébullition, d'autant que tout ainsi que ce qui boût se remue dans soi-même, aussi L’essence spirituelle qui fait de soi quelque mouvement ou action de vie, semble le faire par un bouillon de chaleur, ou de ferveur : tellementque tous ces mots d’âme, de vie, de vent, et : d'esprit se peuvent entendre et prendre pour la même chosé en ce sujet.

Le grand Hippocrate l’un des Princes de cette ancienne Théologie, au commencement de son traité des principes a

appellé cet Esprit le premier chaud, lequel il dit être immortel, qu'il entend, qu'il voit, oit et sait toutes choses tant présentes que futures, que pendant le chaos ou confusion universelle, ce chaud s'épancha et communiqua partout : que la plus grande partie se retira en la circonférence de l'univers, au lieu que les anciens appellaient AEther, qui est le feu ; la deuxiéme demeura avec la terrer ; la troisiéme se mit dans la moyenne région de l'air ; et la quatrième dans les eaux qui voisinent environnent Ja terre. Que ce département étant fait de la sorte, ces corps commencèrent de se mouvoir circulairement, et ; parmi ces mouvements, le chaud lequel s'était retiré dans la terre commença d'en altéré et déssecher quelques parties lesquelles encloses dans son fein comme dans des tuniques ou membranes se changèrent et corrompirent : Enfin que de ces motions et corruptions sont provenues les générations de tous les corps mixtes.

Democrite au rapport de Albert le grand, et Platon dans Ton Timée, avec tous ceux de sa secte ont creu, comme il a été déjà dit ci-devant, que tour ce qui est compris dans la Sphère de la Lune vivait, ou de sa vie propre, ou de la commune, ne plus ne moins que toutes les parties qui sont dans l'animal ; d'autant, disent-ils, qu'il y a une âme , esprit divin, ou feu pur et sans mélange qu'ils appellent ἄκρατον πῦρ, lequel animant tous les corps mixtes, est la cause efficiente de toutes les générations ; se fondants sur cette maxime de la Philosophie, que nulle génération ne se peut faire, que par le moyen d'une chaleur, laquelle est une âme , ou le plus proche instrument de quelque

âme ; de forte que tous les corps mixtes tirants leurs formes d’une âme , il faut de nécessité qu'ils soient animés et par conséquent qu'ils aient vie ; puisque c'est une vérité reçue dans leurs écoles, que les choses produites suivent tant qu'elles peuvent, la nature de leurs principes. Aristote a témoigné avoir eu cette créance au troisiéme livre de la génération des animaux, lorsqu'il a dit, qu il y a de l'humeur dans la terre, de l'esprit dans l'eau, et une chaleur animale partout l'univers ; de forte que l'on peut dire, que tout est plein d’âmes. Et encore au premier de l’âme, où examinant l'opinion des Platoniciens touchant l’âme du monde, il ne la réfute pas d'abord, mais dit seulement qu'elle n’est pas sans doute ; et comme pour excuser cette opinion ; il qu'ils l'ont fondée sur cette raisons Que les Éléments étant des corps homogenées, leur tout doit être de même nature et espèce que ses parties ; or est-il, que les parties des Éléments, lesquelles entrent en la composition des mixtes animés sont animées, d'où il s'enfuit que les Éléments en soi sont animés ; et de là ils infèrent que tous les corps mixtes étant composés de ces substances animées, doivent être par conséquent animés.

C H A P. III.

Quelle Ame ont les Métaux ?

Ensuite de cette doctrine, quelques Philosophes modernes consiérants parmi les Métaux, les pierres et pierreries leur façon de se conserver par la recherche des choses amies et l'aversion des ennemies, de maintenir leurs espèces par tant de différentes générations ; comme aussi les vertus et propriétés si admirables, desquelles la Nature les a douez ; estiment, que toutes ces prérogatives ne peuvent provenir que d'une forme, laquelle ne pouvant être casuelle ni sujette à le faiblesse et inhabilité des accidents, il faut de nécessité qu'elle soit substantielle, ou plutôt une âme puisque tant de formes substantielles ne se peuvent rencontrer en une même matière.

Ils croient de plus, que cette ame doit être sensitive, laquelle encore qu'elle paraisse moins en eux, est soit plus cachée, qu'elle n'est aux animaux et néanmoins assez suffisante pour les faire subsister en leurs espèces ; pour la stabilité de l'ordre et : perfection de ce grand monde. Mais sans m'arrêter pour ce coup à cette opinion, sur laquelle le docte Thomas Campanella s'est étendu particulièrement au traité qu'il en a fait exprés, je me contenterai en ce présent discours de prouver par raisons tirées la pluspart de l'école des Péripatéticiens ; que les métaux ont une vie du moins végétative, et laquelle se reconnait plus ouvertement dans le centre de la terre ou lieu de leur naissance. Que si quelqu'un d'entr'eux ayant juré sur les paroles de son

Maître m’objecte d'abord qu'au 4. livre de ses météores, et ailleurs encore il dit, que les Métaux sont inanimés ; ne lui puis-je pas répondre aussi, sencore que je n’ai pas juré d’être toujours de son parti, chacun étant libre en son opinion) que ce passage est sujet à interprétation : Qu'il est bien vrai que les métaux font inanimés, si on les considère à l'égard de ce qu'ils ont été, et de ce qu'ils sont à présent étant de leurs matrices et lieux naturels, delaissés entièrement de la tutelle et protection de la Nature : Qu'il en dit bien de semblable des plantes au 7. livre de sa Métaphysique) lorsqu'elles sont arrachées de terre, séparées de leurs troncs ou racines et puis déssechées. Ce n'est pas pourtant qu'il leurs dénie avoir eu premièrement la vie Nous en disons le semblable avec lui des métaux Cardan a été de cette créance quand il a dit, que les métaux et les pierres non seulement ont vie : mais encore qu'ils sont sujets à leurs maladies, à la vieillesse, et enfin à la mort : Ce qu'il preuve par l'experience d’une pierre d’aimant qu'il a vu, laquelle ayant vieilli, et ne pouvant plus s'entretenir de sa nourriture ordinaire, avait enfin, perdu sa faculté d'attirer à soi le fer, et ensuite la vie. Il est moit sans doute avec Thales, Anaxagore, Democrite, Epicure, et plusieurs autres Philosophes anciens, que telle attraction naturelle du fer ne se pouvait faire, que par quelque chaleur ou esprit céleste vivifiant lequel par le moyen des atomes, ou par d'autres voies à nous inconnues.

D’un tel nœud d’amitié fait joindre ces deux corps

Que Nature a faist naître imployable et forts.

CHAP. IV.

Qu’est-ce que l’on entend par ce nom de métaux ?

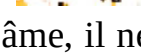
Sous ce nom de métaux les Naturalistes entendent non seulement ceux qui sont parfaits et vraiment appelés tels, comme le sont l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, l'étain, le mercure, et le fer ; mais encore les pierres, les gemmes ou pierreries, et les autres minéraux ou fossiles, lesquels participent des deux, comme font les marcassites, les sels, le soufre, le Bitume, l'Antimoine, la Sandaraque, l'Orpiment, l'Azur, et le reste qu'ils appellent métala média : Ils sont compris sous ce nom de Métaux d'autant qu'ils font tous composés d’une même matière, et participent avec les vrais Métaux en cette nature ou baume hermaphroditique, par la vertu duquel ils se changent et : transmuent les uns aux autres : d'où vient aussi que leurs veines s’entresuivent dans le sein de la terre, ce qu'ils sont appellez μέταλλα ; non tant par ce qu'ils soient μετὰ ἄλλα, après les autres (ainsi que quelques-uns l'ont estimé) que par ce qu'ils se transmuent entre eux facilement : de là vient que dans les mines de l'Antimoine se rencontrent des racines tantôt d'Or ou d'Argent, et tantôt de cuivre et de Plomb ; Que du Cuivre et du Fer se fait le Vitriol, et du Vitriol le cuivre et le Fer ; du plomb aussi se fait la céruse, et de la céruse le plomb ; d’un métal un minéral et d’un minéral un métal. Le semblable se trouve parmi les pierres précieuses, lesquelles font pareillement au dire de Platon, engendrées de la première et, commune racine des métaux, avec le concours des influences

célestes : Aussi voit-on croître le Diamant et : l'Opale dans les racines de l'Or ; le Saphir dans celles de l'Argent ; l'Emeraude dans celles du cuivre ; le Beril, le Rubis, l'Escarboucle, le Grenat, et : l'âmethiste dans celles du Fer, et ainsi des autres. Les Chymistes encore curieux scrutateurs des œuvres de la Nature les plus cachées travaillant en la résolution ou anatomie des corps métalliques, reconoissent apparamment au Rubis et : au Grenat la teinture de l'Or ; au Saphir et en la Turquoise celle de l'Argent, en l'Emeraude et en la Chrysolice celle du cuivre ; en l'Hyacinthe et en la Topaze celle du Fer ; au Diamant celle de l'Étain ; et que ce vieillard Saturne leurs fournit avec sa pesanteur cette colle qui les lie entr'eux si étroitement ; à cause de laquelle liaison ils appellent les métaux, des pierres maniables et fusiles, et les pierres précieuses réciproquement des Étoiles élémentaires et des métaux transplantés, Et partant nous devons comprendre sous ce nom de Métaux, les uns et les autres.

CHAP. V.

Des opérations de la vie des Métaux

Afin de prouver l'affirmative du problème que nous avons propos de traiter, touchant la vie des métaux ; il faut remarquer que la doctrine parfaite du sujet, lequel on a entrepris consiste en deux choses, selon Aristote, à savoir en la connaissance de sa nature et essence ; et secondement en celle de ses accidents et opérations propres. Au commencement de ce discours nous avons traité des principes internes, naturel naissance première des métaux, par la connaissance desquels principes on peut voir qu'ils font animés : à présent il faut poursuivre l'autre point, qui est de leurs opérations propres et accidents, et examiner si on connaitra en eux tels principes par les opérations d'une âme vivifiante, laquelle rende les actions d'une vie naturelle, par le moyen desquelles ils se conservent châcun en leur particulier, s'augmentent jusqu'à une quantité proportionnée, et maintiennent leurs espèces par la propagation de leurs semblables. Ce qui ne se peut obtenir que par trois actions de vie, la Nutrition, la Croissance, et la Génération. Non que je veuille pourtant avec quelques Philosophes tant anciens que modernes, tirer de ces seules opérations de la vie une conséquence nécessaire qu'ils ont une âme plutôt que de leur principe, ou acte premier, avec Aristote en divers endroits de ses oeuvres. Autrement on pourrait dire par la même raison, que les Apoplectiques ni les femmes hysteriques ne vivent plus, puisqu'en eux telles opérations de la vie semblent être

entièrement éteintes ; non plus qu'aux Ours, aux Crocodilles, Stellions, Serpents, Marmotes, Rats, et semblables animaux, lesquels dorment tout l'hiver dans les cachots de la terre sans prendre aliment aucun. Ce qui a fourni peut-être la matière de cet erreur à ces Philosophes est-ce mot , duquel Aristote s'est servis pour genre en la définition de l'âme ; d'autant qu'ils l'ont interprété, comme a fait le Prince de l'Eloquence Romaine une continuelle et perennelle motion, prenant avec un qui signifie assiduité et continuation au lieu de . avec un , qui veut dire une habitude ou posséssion de quelque perfection. Ce qui confirme encore, que Aristote n'a jamais entendu par ce mot  cette continuelle motion, est qu'au premier livre de l'âme, il ne demeure pas d'accord avec son Maître Platon, voir même le reprend, et avec lui ceux lesquels estiment que le mouvement était de l'enence de l'âme. Et d'ailleurs puisque en plusieurs endroits de ses œuvres il oppose directement l'aisse à la puissance, comment est-ce qu'il en tendroit, que le mouvement, dans lequel il y a quelque puissance, fut de l'essence d'une substançe laquelle est purement un acte. Il nous convient donc montrer en la suite de ce discours, comme dans les métaux il y a une habitude de perfection, c'est à dire en un mot une âme accompagnée d'une chaleur céleste, de laquelle elle se sert comme d'un instrument propre pour exercer les opérations de la vie par le moyen de ses facultés.

CHAP. VI.

De la Nutrition et Croissance des Métaux.

Entre les trois principales opérations de la vie, la Nutrition est la première et celle laquelle en est la plus inséparable, n'y ayant rien qui se nourrisse d’une vrai Nutrition, qui ne soit participant de la vie. La faculté nourrissante donc est une opération de l’âme, laquelle subrogeant une nourriture convenable au lieu et place de la substance qui se dépérit continuellement au corps vivant, le répare, et par ce moyen entretient la vie : Et comme toute son intention ne tend à autre fin qu'à conserver l’individu, elle le fait avec une telle générosité (tandis quelle est dans sa vigueur, et qu'elle a ses forces entières) qu'elle ne se contente pas seulement de remplacer la substance qui en est consommée, mais elle la lui rend encore et plus riche et plus abondante ; C'est pourquoi le corps vivant non seulement ne reçoit point de dommage de ses pertes passée mais accroît plultôt et augmente sa substance. Et par cette raison il se voit comme ces deux facultés de l’âme, à savoir la Nourrissante et la Croissante ont une telle liaison, qu'elles ne différent point entre elles réellement, puisqu'elles ont toutes deux l'aliment pour leur objet ; en cela seulement différent elles, que celle lac onsidère l’aliment comme une substance propre pour refaire et conserver le corps, et celle-ci le considère comme une substance qui doit faire une quantité pour augmenter le même corps, et chacune de ses parties. Et partant il ne faut, à mon avis, autre preuve pour montrer que les métaux se nourrirent véritablement que celle

qu'ils croissent, et d’une vrai ou intérieure Croissance ; d'autant qu'elle ne se peut faire qu'ensuite de l'ajustement de quelque substance qui fasse quantité, et cet ajustement ou assimilation de substance n'est en effet qu’une vrai nutrition. Que les Métaux croissent d’une vrai et : intérieure croissance, il appert par les trois qualités que l’Aristote dit y être nécessaires, lesquelles se reconaissent apparemment en la nutrition et : en la croissance des Métaux.

1. La première est qu'elle le fasse en toutes les parties du corps ;

2. La seconde, que ce soit par la réception de quelque matière survenante de dehors qui fasse quantité ;

;. La troisiéme que le corps demeure après sa croissance le même selon ses parties formelles comme il était auparavant.

CHAP. VII

Que la nutrition et croissance des métaux se fait en toutes leurs parties formelles.

C’est une vérité arrêtée entre les philosophes, que tout ainsi que la Nature fuit et évite le vide tant qu'elle peut, aussi fait-elle la pénétration des çorps. Ce qui s'obfcrue particulièrement en la Nutrition et Croissance des corps naturels vivants, en la contemplation desquelles actions, nous voyons comme ces corps croissant, s'étendent selon toutes les dimensions, sans qu'aucune de leurs parties s'oppose à cette extension, et comme ensuite l'aliment se porte partout, n’y aillant aucune partie entre elles pour tant petite soit elle, laquelle ne soit arrosée de cette humeur nourrissière.

Et par ce moyen la Nature providente en même temps y évite le vide et la pénetration des corps ; d'autant que si après qu’elle a étendu et dilaté les parties, elle n'y envoyait et recevait au même moment l'aliment ni autre substance quelconque, il y auroit du vide ; et si le même aliment se portait, ou bien était attiré en toutes ces parties, sans qu'il y trouvât quelque dilatation faite, ces deux corps se pénètreraient ; la Nature jugeant et l’un et l'autre impossible, elle les a voulu éviter en cette rencontre naturelle, étendant les parties du corps selon toutes leurs dimensions, et y supposant aussitôt l'aliment par une providente succession, afin qu'elles creussent, et que leurs précèdentes proportions leurs fussent conservées ; C'est ce qu'a

voulu dire Aristote, lorsqu'il a dit que le corps demeure après la croissance le même qu'il était auparavant selon sa forme. Pour montrer donc qu'il y a grande apparence que la croissance des métaux se fait par toutes les parties formelles de leurs corps, et selon toutes leurs dimentions, plutôt que par une simple extension ou addition extérieure : C'est une verité reconnue que tous les corps qui croissent par cette simple extension ou addition en leurs parties extérieures, croissent confusément, inégalement, indéteminément, Et sans ordre ; C'est aussi la raison pour laquelle ils croissent écailleux, rabôteux, et frèles : comme le font les pierres qui croissent dans les reins, dans la vessie, et autres parties du corps ; les bezaards, les tuffs, et toutes celles qui font sablonneuses. Les métaux au contraire principalement les vrais, mais bien plus particulièrement les pierres précieuses sont engendrées et composées d'une matière si égale, d'un suc si parfaitement cuit et digeré, et par un agent si puissant ; qu'elles croissent le plus souvent dans leurs matrices, brillantes, solides, et polies. C'est ce qu'assure Hugues de Linscot Hollandais des Naïses ou diamants de la vieille roche du pays de Decan, lesquels y croissent taillés naturellement ; ainsi que le font ceux qui se tirent de la terre jaune et graffe de la Duché de Sommerfet en Angleterre prés du fleuve Saverne. Les Lapidaires posent en faît, qu'il y a plusieurs pierreries. voir presque toutes, lesquelles croissent et naissent dans leur lieu natal avec certaines figures déterminées, lesquelles Aristote appelle espèces ou formes, selon lesquelles les corps vivants reçoivent la nourriture et prennent leur croissance : ce qui ne peut provenir que par une puissance et :

vertu organique, c'est à dire une âme , laquelle y observe de telles figures et proportions à quelque fin connue d'elle seule ; et cette âme n'est point et ne peut être simplement créative ou formative comme quelques-uns se font voulu imaginer ; mais plutôt végétative. C'est elle donc qui fait que les Basaltes croissent pour l'ordinaire en figure pentagone, ou polygone ; Les Cristaux et les Diamants de Hongrie avec les Amethystes de Bohême en pyramidale, ou hexagone, les Emeraudes Occidentales en cubique ; les Grenats, les Géodes, et les Perles Orientales en Sphærique ; la Belemnite et la pierre de Lynco en forme d'un fer de fagette, avec des lignes droittes des son centre jusqu'à la circonférence, à guise de petits rayons de roue ; ainsi que celle appellé Trochite, et plusieurs autres. Comme au contraire la pierre Judaique porte ses rayons et : cannelures en long comparées avec telle justesse et symétrie ; que le plus expert Mathematicien ne le pouroit pas mieux.

C'est cette même âme encore qui fait que la pierre Astroite autrement appellée la Victoire porte ses étoilles artistement formées et entassées les unes sur les autres ; ou bien comme gravées naturellement de tous côtés jusques au milieu de son corps ; Que celle appellée la Hieracite représente les plumes d'un épervier parquetées de blanc et : de noir ; Cet esprit si artiste est : encore la cause efficiente immédiate de ce que parmi les autres pierres topheuses ou poreuses, il s'en trouve lesquelles sont figurées de diverses façons ; les unes représentent une Scolopendre dont elles en portent le nom ; aussi bien que la Sciotéricite un quadrant Solaire par les raisons

si bien alignés dés son centre à sa circonférence, à l'extremité desquels on y remarque jusqu'à des caractères comme si c'étaient des nombres qui marquent les heures. Les autres sont treillissées à cause dequoi on les appelle Transennites. Mais qui n'admirera encore les cornes fossiles qui croissent en Galice, lesquelles portent en leur milieu une croix de couleur noire ; ainsi que les Jaspes verts de la Mysnie, une de leur couleur ? Que la Pentacrine de Hildesheim en Allemagne porte de toutes parts dedans et dehors cinq fleurons de lis ; donc elle en porte le nom? Que la Pagure naît naturellement avec la figure d'un Chancre marin ; Les Cardisces ou Encardies avec celle d'un cœur ? Que la Gamite porte le Hieroglyphe de la fidelité du mariage par deux mains lesquelles se croisent ensemble Et ainsi d'une infinité d'autres, desquelles les Naturalistes et les Lapidaires font mention, et nous en assurent. Tous ces prodiges de Nature se font par cet esprit artisan et intellectuel.

Les superficies, les lignes, et les cavités font encore des dépendances de la figure considerables en la structure et composition des parties instrumentelles, puisqu'elles ne n'y sont pas mises fortuitement par la providente Nature. Ne voyos nous pas aussi, que les Cristaux et toutes ces les pierreries qui croissent par angles sont lissées et polies naturellement ? ainsi que celles qui sont encloses dans des tuniques sont aspres et rudes ? Que plusieurs d'entre elles ont leurs lignes déteminées, les unes partout leur corps, comme l'Onyche, la Sardonyche, la Girasole, l'Asterie ou œil de chat, la Callaïde, et semblables?

Les autres ont leurs lignes seulement en leurs superficies ; comme les Achates, les laspes et les Marbres de diverse nature. Pline raconte qu'il s'est récontre autrefois sur un marbre blanc nouvellement tiré de sa carrière, l'effigie d'un Silene très-bien représentée ; de même que en l'Achate de Pyrrhe Roy des Epirotes, celle des neuf muses avec leur Apollon tenant sa Lyre en main. Cardan rapporte en ses subtilités aussi, que dans la forêt Hercyniéne se trouve quantité de pierres vives autrement appellées Pyrites, lesquelles représentent aussi naturellement et sans aucun aide de l'art, diverses formes et figures d'animaux en leurs superficies, comme celles d'une Salamandre, d'un Coq, d'un Passereau de mer, d'un Evêque mytré, et semblables ; voir même celle de la bienheureuse Vierge tenant son petit Enfant entre ses bras Mais que cela soit vrai ; ou non, je m'en rapporte à ce qui en est S'il est vrai, on peut ce me semble dire, que telles pierres gravées ou figurées de la sorte, ont été transportées des boutiques des artisants dans celles de la Nature ; ou bien que la même Nature assistée des artistes influéces des Astres, s'est jouée faisant telles représentations ; ou enfin que ces lignes si bien ajustées et proportionnées s'y sont fortuitement rencontrées selon la nécessité de la matière ; ainsi que nous le voyons arriver souvent aux nues et au plomb fondu, lorsque l'on le jete dans l'eau, ou sur un marbre. Mais d'autant que telles figures ne se rencontrent pas pour l'ordinaire, ni déteminément en ces mêmes natures de pierres et plutôt fortuitement ; elles ne font rien en ce discours pour en tirer une conséquence de leurs vies. Et quant aux cavités celle de la pierre d'Aigle, du Balaîs, de la géode, de la Crapaudine, et

semblables sont assez notoires ; celles là portent d'autres pierres dans leurs cavités, comme dans des matrices ; ainsi que l'Enhydre y porte de l'eau.

La pierre de merveilles découverte depuis peu en la Province du Paraquay, augmente bien et relève la gloire et les prérogatives des pierreries de cette nature, selon que le recite le P.Poirey de la Compagnie de Jésus, dans son livre de la triple Couronne de la Vierge lequel asfeure en avoir vu vne, entre les mains du Cardinal Borromée, Archevêque de Milan. La déscription de la nature et de la naissance de cette pierre est vraiment merveilleuse ; elle a, dit-il, la ressemblance et forme d'une Grenade toute remplie de ametystes sans nombre partagées avec tant de proportions, et serties châcune en son châton séparé, qu'il ne se pouvait rien voir de mieux ordonné ; et ce qui est encore plus merveilleux est, que lorsque la terre est prête de l'éclorre, elle s'entrouvre avec un bruit et grondement semblable à celui du tonnerre, qui est le signal qu'elle donne de son arrivée à ceux du pays, afin qu'ils y accourent pour recevoir ce joyau si précieux.Tout ce que j'ai remarqué ci-dessus étant exactement consideré ; qui dira sans erreur, que ces figures, ces surfaces, ces lignes, ces cavités si bien ordonnées, et ces naissances encore si admirables en toutes ces pierreries, y sont engendrées et produites par accident, et non déteminément par quelqueforme substantielle, ou esprit gemmifique, lequel les produit de la sorte, leur donnant la croissance par toutes les dimensions, ensuite d'une nourriture qui leur est propre et convenable ? Que s'il est question encore de poursuivre étendre

ce discours sur les rochers et : les autres pierres moins nobles ; Il ne faut qu'admirée les cimes sourcilleuses des Pyrenées, des Alpes, et des Apennins, ou semblables échellons des Titans, et voir comme ils s'étendent en divers endroits en façon de branches et de bras. Encelius en son livre des choses métaliques, assure aussi d'avoir vu le long de l'Elbe, proche l'emboucheure du Tangre, plusieurs rochers lesquels jetaient des branches de même figure que celles des arbrisseaux. Les Métaux pareillement représentent bien souvent dans les lieux de leurs naissances de semblables formes et figures d'arbrisseaux et de plantes ayants leurs racines, leurs branches ; leurs veines, leurs fibres, et leurs pores, par lesquels leur faculté nourrissière se communiquant, semble suivre en cela la règle de proportion et symétrie de la vertu conformatrice ; tout ainsi qu'elle l'observe en la nutrition des autres corps animés plus parfaits. Les Spagyriques s'exerçants en l'anatomie de l'or et de l'argent, y reconnaissent visiblement cette végétation par la merveille de leur arbre Philosophique, lequel le produit de la chaux de ces Métaux enclose dans des phioles scellées hermetiquement ; où étant nourrie et revivifiée par de longues digestions, elle s'élève et croît, représentant tous les jours quelques jours quelque forme de plante ; comme je l’ai vu quelquesfois. Ainsi par telles artistes dissection se mettent en liberté les puissances nutritive et générative, lesquelles étaient auparavant enfermées dans l'épaisseur et opacité de leur matière : Et quoi que dit Pline en son Histoire naturelle, ceux qui courent les précieuses risques des mines nous assure, qu'il s'y trouve bien parfois de l'or et de l'argent, tatôt en poudre ou

sable, tantôt en paillettes, feuilles, et pépins purs et solides, lesquels ne font que les vraies semences de ces Métaux. Mais aussi, que dans les mines qui font fixes et : secondes, (comme le font celles des Indes tant Orientales que Occidentales, de la Boheme, Myfnie, Lorraine et sem blables.) ils trouvent souvent l'or et : l'argent purs, sortans hors des rochers ou de la terre, en forme de cheveux, de vergettes, de souches, ou de petis arbrisseaux frisez et canetillez lorsqu'ils sortent principalement des fentes des rochers ; ainsi que je en ai chez moi tirés des mines de sainte Marie en Lorraine dont me fie présent Monsieur Fournier Conseiller d'État de son Altesse et intendant de ses mines. Ils font à la verité si artistement élaborés, qu'il est aisé à voir que ce grand artisant et : fabricateur de la Nature y a employé l'industrie de ses esprits mécaniques. Que si tels arbrisseaux métalliques ne croissent en hauteur égale à ceux que nous voyons en la surface de la terre ; il en faut imputer la cause à ce que leurs vertus séminaires font plus obscures et cachées, étant plus éloignées du second principe de la vie qui est la chaleur céleste. Aristote dans son livre des recherches merveilleuses de la Nature, raporte que aux environs de Philippe ville de Macédoine, les paillettes et raclures des métaux jetées sur la terre s'y accroissent visiblement et produisent du métal ; qu'en Pietie de Macédoine aussi quelques Rois ayant caché quantité d'or en quatre divers lieux, au bout de quelque temps le terroir de l'un d'eux se trouva si second en mines, que l'or creut par dessus la terre la hauteur d'un pied et demi. Pierre Martyr assure en avoir vu de semblables dans l'île de la petite Espagne. Jean Baptiste Fulgofe en son premier livre

en dit autant. Alexandre d'Alexandrie Jurisconsulte célèbre de son temps au quatrième livre de ses tournées de récréation, dit aussi qu'en la haute Allemagne prés le Danube, il y avait de son temps une mine d'or si seconde ; que l'or s'accouplant avec les racines, et rejectons des vignes de cette contrée, poussait et s'élevait hors de terre avec les seps d'icelles ; En sorte qu'il se conformoit à elles ; produisant pareillement des branches, des feuilles, et des pampres d'or pur. Il dit que plusieurs de ses amis l'ont assuré d'en avoir vu et : maniè de semblables, dont on avait fait présent à quelque Rois voisîns de ce lieu et que cela était de son temps si fréquent, qu'il ne passait plus pour prodige parmi eux. Joseph à Costa dans son livre de l'Histoire des Indes, rapporte qu'en la Province de Charcas au Royaume du Peru, la colline nommée Potozzi y est si seconde en mines d'argent tant égarées que fixes ; que entre les soixante et dix-huit mines qui s'y font découvertes, il en y a une qui s'appelle la Riche, de laquelle on a vu sortir le métal hors de terre la hauteur d'une lance en façon de rocher, soulevant sa surface comme une creste de trois cents pieds de longueur, et treize de largeur, dont la moitié était d'argent pur ; et continua cette veine en sa secondité et richesse jusqu'à cinquante ou soixante stades, le stade étant de la hauteur d'un homme en profondeur, et plus. Ceux encore qui se hasardent en la pêche du Coral, nous assurent qu'il croît, et comme nous la voions, en la forme d'un arbrisseau, la tige duquel est verte, portant des baies blanches lorsqu'il est sous l'eau, mais incontinent qu'il est au dessus et qu'il sent l'air, cette tige et ces baies s'endurcissent, deviennent

rouges, ou blanches, ou noires, selon ses diverses espèces ; et c’est pourquoi il est appellé des Grecs λιθόδενδρον plante de mer.

C H A P. VIII.

Que la nutrition et la croissance des métaux se fait par quelque matière de dehors.

La deuxième qualité requise à la nutrition et croissance Physique est qu'elle se fasse par la réception et, apposition de quelque matière du dehors, laquelle fasse quantité ; autrement si cette augmentation se faisait par la seule extension de la matière, ce ne ferait autre chose qu'une raréfaction. Et faut que cette matière soit en puissance la chose même, qui doit prendre croissance, d'autant que les corps ne reçoivent point de nourriture que d'une substance contraire, et néanmoins semblable à eux ; d'autant que après avoire été dépouillée de sa propre forme par plusieurs et diverses altérations ; elle se change enfin et se convertit en la substance du corps, reçoit sa forme, et se fait un avec lui. Or est il, qu'il riy a que trop d'exhalaisons grasses, fumeuses, e vapoureuses dans le sein de la terre, lesquelles se coagulant tant par sa froidure et sécheresse naturelles, que par la chaleur céleste soûterraine, servent pour la nourriture et production des métaux ; puisque c'est un axiome receu parmi les Philosophes, que nous sommes nourris des mêmes choses, desquelles nous sommes composés. Enquoi il faut encores observer que auparavant que cette faculté nourrissante réduise l'aliment en acte, elle a coutume de se servir du ministère de ses quatre facultés, à savoir de l'attractive, et retendue, digestive, et expulsive ; ainsi qu'il se reconnait en la nutrition des Métaux ; d'autant que l'aliment

duquel ils se nourrissent étant grossier, et ne pouvant pas se porter de soi-même dans toutes les parcelles du corps, Nature providente leurs a donné à chacun une force et vertu pour le pouvoir attirer à soi par une similitude substance, ainsi que la pierre d'Aimant fait le fer, sans lequel elle ne peut non seulement vivre, moins encore conserver sa vertu d'attirer le fer : Et si par le défaut de cet aliment, qui lui est propre cette vertu vient à se perdre ; on a observé qu'elle la recouure lorsque l'on la met dans de la limaille de fer, et cette restauration se fait en la même façon, que nous reprenons nos forces dépéries, par une nourriture convenable Par la même raison aussi l'or, l'argent, et les autres métaux ne croissent pas indifféremment partout, mais tant seulement dans les lieux, auxquels ils rencontrent une matière déteminée et semblable à eux. D'ailleurs cette matière nourrissante étant de soi d'une nature différente à celle des Métaux, elle ne peut pas se convertir en leur substance sans qu'elle eût aquis au prealable par plusieurs et diverses altérations l'affinité et ressemblance qu'elle doit avoir avec eux ; et par conséquent les facultés digestive et rététive leurs étaient nécessaires, afin de s'aproprier l'aliment comme il faut, pour être rendu de même nature qu'eux. Et c'est la raison pour laquelle les mines ont besoin de certain temps, pour cuire et perfectionner les métaux qu'elles couvent, auparavant lequel, ceux qui y travaillent n'ont pas coutume de les découvrir et éventer, de peur d'y perdre leur temps et leurs peines ; Et enfin pour la perfection de cet ouvrage et épurer les métaux de toutes leurs cachymies et le profités, Nature providente leur a encore donné la vertu expulsive, par le moyen et ministère de laquelle

ils se déchargent de toutes ces superfluités en la surface de la terre, où ils paraissent quelquesfois, et le plus souvent imparfaits, bruts, et mal polis? Si ce n'est que la mine soit extrémêment seconde, et les influences célestes très puissantes. Mais cette vertu et force expulsive paraît bien davantage encore par les excréments métaliques, que la terre vomit parfois avec impetuosité au grand étonnement de ceux qui travaillent aux mines, et à la ruine et subversion des villes entières ; comme encore par les grands tremblements de terre et les entr'ouvertures des hautes montagnes qu'ils excitent. Et d'autant que la nutrition de même que toutes les autres opérations de la Nature, tend à sa fin, laquelle est de remplacer par l'aliment ce qui est dépéri par quelque cause que ce soit, et conserver l'espèce par le moyen de cette regénération, jusqu'au temps prescrit en l'ordre de la Nature établi par ce grand Architecte de l'Univers. Ne voyons nous pas aussi les mêmes fins en la nutrition des Métaux ? Lesquels outre que ils dépérissent tous les jours par la continuelle action du feu élémentaire souterrain, et qu'ils se détruisent même par leurs antipathies mutuelles, l'insatiable avidité des hommes les va encore chercher jusqu'au centre de la terre. Que si la Nature par sa providence accoutumée n'avait pourvu à leurs remplacements, et ce par des moyens par elle seule connus ; cette noble espèce enfin s'anéantirait à la honte et confusion de l'univers auparavant sa dissolution générale.

CHAP. IX.

Que les métaux demeurent les mêmes après leur croissance.

La troisiéme qualité requise à la vraie et naturelle croissance selon Aristote au lieu sus-allegué, est. Que le corps qui est nourri et cru demeure le même qu'il était auparavant selon sa forme, et non selon sa matière. En quoi est à noter que l'identité est une qualité laquelle est commune a tout mouvement, et a tout changement : et que la croissance étant un certain mouvement qui va d’une quatité imparfaite à une qui est parfaite, cette condition lui était nécessaire ; d'autant que en tout mouvement, le corps qui se meut doit demeurer le même entre les deux termes, duquel, et auquel. Le semblable arrive en tout changement, puisque le changement n’est en effet que le passage que fait un sujet muable d’un lieu à un autre. Quant à ce qui est de la différence qui y aporte le même Philosophe : Que cette identité se doit entendre selon la forme du corps, et non-selon sa matière. Plusieurs de ses commentateurs se trouvent bien empêchez et même différents à l'interprétation de ce passage ; lesquels je n'entreprens pas pour ce coup d'accorder. Je me contenterai seulement de suivre l'opinion qu'en a eu Saint Thomas, comme celle laquelle semble être la plus assurée ; entendant par ce mot de forme en ce lieu cité, les parties formelles et intégrantes du corps, lesquelles composant sa commune nature et espèce doivent aussi demeurer les mêmes après qu'il est creu, sans que les nouvelles parties lesquelles succèdent à la matière écoulée par la succession du

temps, changeant aucune chose de leur situation, de leur ordre, ni de leur figure. Leur matière au contraire ne peut rester la même en cette action naturelle, puisqu'elle change à tous moments à cause de la perte continuelle qui s'en fait. Et encore que le remplacement s'en fasse tous les jours par la nourriture Cette matière nouvelle pourtant ne peut pas être dite la même, si ce n'est analogiquement, étant plutôt un échange, ou une supposition d'une substance, qui approche de sa valeur. Cette condition encore de demeurer le même selon sa forme, doit être entendue au jugement de plusieurs ; de la croissance de l'homme et des animaux parfaits tant seulement, d'autant que leurs formes, c'est à dire leurs âmes étant indivisibles, elles demeurent les mêmes, n'ayants point de parties sujettes à aucun changement ou diminution. Mais si cette explication avait lieu ; quelle raison donc pourrions-nous donner de la croissance que nous voyons aux animaux imparfaits apellez insectes ou annellez ? Lesquels encore qu'ils aillent leurs âmes divisibles, ne laissent pourtant pas de se nourrir et décroître : puisque telles formes imparfaites rattachées à leur matière se dépérissent et se diminvent tous les jours avec le temps, elles ne pourront pas demeurer les mêmes après la croissance de leurs corps ; et par ainsi cette troisième condition requise par Aristote ne pourra avoir lieu pour leur nutrition et croissance? A cette objection fort pressante, Albert le Grand quelques autres Philosophes depuis lui répondent, par une interprétation qu'ils donnent à ce mot de (même) et disent ; que tels insectes se nourrirent et croissent ; il est vrai qu'ils ne demeurent pas les mêmes selon leur forme, ni selon leur matière abfolûment, pour

les raisons sus-mentionnées ; mais pourtant qu'ils peuvent être dits les mêmes par une continuation, qui est une troisiéme manière d'identité, laquelle ne laisse pas de leurs conserver la même situation, le même ordre, et la même figure qu'ils avaient auparavant, et par conséquent la même espèce. Cette façon de croître leur doit suffire pour montrer que leur nutrition et leur croissance ne laiffent pas d'être comprises parmi les actions vivantes. Entre les métaux et les fossiles, cette troisiéme condition requise à la croissance Physique des corps vivants se voit assez manifeste, principalement dans les lieux dédiés par la Nature à leurs naissances, où l'on les trouve accreus et restants toujours les mêmes selon leurs parties formelles et spécifiques, spécifiques, sans qu'il fait apporté changement aucun, ni en leur situation, n'y en leur ordre, ni enleut figure déteminée, tout ainsi qu'aux animaux parfaits, voir même s'il se présentoit encore quelque difficulté de la part de leurs formes, pour n'être pas ce semble si parfaites que les autres ; toujours ne pourrait on pas leurs dénier cette derniere identité de continuation, laquelle est encore assez suffisante pour preuve qu'ils ont vie, puisqu'ils se nourrissent et croissent à la façon des vivants ; et comme dit Augurelius ;

« Tout œil bien curieux et toute âme attentive
« Connaîtra qu’il n’est point de Métal qui ne vive,
« Que de soi-même il croît, qu'il n’ait également,
« Qu’il a secrète vié et secret mouvement

C H A P. X.

De la génération ou multiplication des Métaux,

L’intention avec laquelle la Nature a donné aux corps vivants le désir et les moyens d'engendrer leur semblable, a été afin qu'ils puissent approcher le plus prés qu'ils pourront de l'essence de Dieu et des Êtres divins, lesquels l'ont éternels. Toutes les choses creées tendent bien naturellement à ce but et y dressent leurs actions, les unes par un instinct naturelles autres par un appetit sensuel ; Mais les corps vivants n'y pouvants pas atteindre par le moyen seul de leurs individus, lesquels sont caduques et périssables ils tâchent de l'obtenir en leur espèce laiffants après leur mort un semblable à eux, lequel jouissant des mêmes droits fait subsister leur nature par cette continuelle succession. Pour entrer donc en la preuve de la génération des Métaux entr'eux, il est a noter ; Premièrement Que quelques Philosophes se font persuadés, que cette faculté d'engendrer son semblable, n'est pas essentielle, ni absolument nécessaire à l’âme végétative, puisqu'elle ne se trouve pas en tous les individus de la même espèce ; ni en toutes les espèces des corps vivants, ni même en eux seuls.

Cette vérité se reconnait assez parmi les hommes, les brutes, et les plantes, auxquels nous voyons plusieurs individus même plusieurs espèces privées de cette bénédiction de la fécondité. Et pour montrer encore que la génération et production du semblable n’est pas réservée aux seuls corps vivants ; ils

mettent en avant le feu, et les qualités premières, lesquelles aussi produisent leurs semblable, comme il se voit tous les jours. Mais il est aisé de répondre à telles objections ce que s'ensuit. Quant à la première ; que telle impuissance d'engendrer son semblable se rencontre, ou en quelques individus seulement, non en toute l'espèce ; ou bien en toute l'espèce et en tous les individus : Si en quelques individus seulements cela se fait par quelques empechement, lequel est hors de l'intention de la Nature, comme par quelque intemperie, ou par quelque mauvaise composition des parties servantes à la génération. Que si elle se remarque en tous les individus de la même espèce est, ou en certain temps seulement ou en tout temps, et toujours ; En certain temps, comme en tous les animaux ordinairement au temps de l'enfance, ou de la vieillesse décrépite : En tout temps et toujours comme aux mulets, et à la pluspart des animaux engendrés de manière pourrie, et par des générations équivoques ; Et tels animaux imparfaits, doivent être censez physiquement au rang des monstres, d'autant que ils se font sans le conseil et l'intention de la Nature. Quant à ce qui est du feu et des qualités premières tant actions que passives, lesquelles semblent aussi produire leurs semblables : on peut dire que cette production n'est pas une génération proprement prise, mais une seule communication exrerieure de leurs propriétés et vertus ; et non en la façon de la génération des corps animés, laquelle se fait par quelque chose qui est intérieure au corps vivant, telle qu'est la semence soit propre, ou analogique, en laquelle consiste le principe de l'information des corps. Tellement que la génération

physique étant selon Aristote la première participation que fait l’âme nutritive avec la chaleur naturelle : Il est temps d'examiner, si les Métaux en sont partipants en cette façon, afin d'achever les preuves de leur vie par les opérations de l’âme.

Cette faculté a été assez reconnue en eux de plusieurs anciens Phisolophes, comme de Clearche, Themistie, Philopone, et autres ; Encore que quelques-uns d'entr'eux aient estimé, que la façon de continuer leur espèce par une génération y manquoit, d'autant (disent-ils) qu'ils n'ont point de fleurs, de fruits, ni de semences materielles sujettes à la culture des hommes, comme les ont les plantes ; , Et d'ailleurs qu'ils n'ont point châcun en leur espèce de difference de sexe, pour pouvoir faire une mixtion si parfaite, de laquelle s'en ensuive une génération ou production du semblable ; Premièrement, que ce n' est pas une conséquence nécessaire même parmi les Plantes, que pour se perpetuer par une génération elles soient néccéssitées d'avoir des fleurs, des fruits, et des semences. Combien en voyons-nous qui en font dépourvues, et pourtant leurs espèces n'en dépérissent point. Le figuier ne porte jamais de fleurs ; la flambe de fruit, le peuplier, le saule et la fougère de semences ; les Hépatiques, les Capillaires, la Langue de Cerf, et semblables plantes sont dégarnies de toutes ces marques de secondité, par ce que (peut-être) elles naissent dans des puits, ou dans des cavernes, là où le Soleil ne les regarde jamais. Il faut donc dire que ce qui fait nonobstant ce, subsister leurs espèces est ; qu'il n'y a rien dans la Nature, qui ne contienne en soi, avec le désir de se conserver, une vertu suffisante pour

s'éternisés par quelque producton de son semblable, les uns par un moyen, les autres par un autre ; bien qu'ils nous soient cachés et inconnus, et au rang de ces choses que Aristote appellait ἀναπόδικτα, la raison desquelles ne laisse pas d'être dans la Nature, encore qu'elle soit inconnue aux hommes Et partant les métaux, n'étant pas de la plus basse condition des créatures, auront aussi leurs semences ou force minérale pour se conferver et maintenir châcun en son espèce. Que si cette semence n'est ni materielle, ni si apparente que celle des animaux, ni même que celle des plantes ; ils ont toutes fois leurs sucs propres, lesquels étans ouverts et agités dans leurs matrices par leur principe interne, ou esprit minéral : leurs tiennent lieu de semences, pour faire éclorre leurs générations particulières ; C'est ce qui à voulu dire le Philosophe, lorsqu'il a dit, qu'il y a dans les Métaux des semences cachées, par le moyen desquelles ils se multiplient. Et au 7. de sa Metaphysique ; que la matière peut avoir de soi -même des mouvements semblables à ceux de la semence. Les Chymiques qui ont enfin artistement, ou fortuitement rencontré le trésor inépuisable du grand oeuvre ; ont découvert en l'or, un esprit, lequel selon le rapport de Marsile Ficin, étant séparé de l'épaisseur de sa matière par certaines sublimations, et : conservé dans sa force minérale, a une vertu comme séminaire de laquelle il peut engendrer son semblable, pourvu qu'il soit appliqué à une matière de même genre et : nature. C'est cet esprit que les Astrologues Arabes nomment en leur langue Elixir, par le moyen duquel il se peut multiplier (ainsi. qu'ils

nous l'assurent) jusqu'à l'infini. Mais en tout cas, quand bien les Métaux seraient dépourvus entièrement de ces semences materielles, leurs générations ou multiplications ne laisseraient pas pourtant de se faire en la même façon et manière que celles de plusieurs animaux, lesquels s'engendrent sans avoir des progéniteurs de même espèce : telles sont les anguilles, les grenouilles. les souris, les abeilles, et autres insectes ; telles sont aussi entre les plantes, celles qui naissent d'elles-mêmes sans culture ou industrie des hommes par la seule Nature, laquelle leur donne au lieu de semence et vertu générative quelque chose qui l'égale en force et puissance, que les Philosophes modernes appellent semences astrales. Aristote au livre ci-devant allegué des recherches merveilleuses rapporte ; Qu'en Cypre proche de Tyrria, le fer étant couppé en petis morceaux, semez en terre, arrosés des pluies et vivifiés des influences célestes, poussent et s'élèvent au bout de quelque temps sur la terre, et se multiplient en la sorte que fait le plomb, lequel au rapport de Pline s'augmente à la pluie, ou bien en quelque lieu humide et soûterrain, auquel l'air est épais et ténèbreux : comme le recite pareillement Galien, quand il dit avoir vu de son temps des chaînes de plomb attachées à des statues antiques, lesquelles s'y était enfin accreues jusques à une telle grandeur, qu'elles pendoient desdites statues ainsi que fait en Hiver la glace des toîts des maisons, ou des rochers. Strabon rapporte qu'en une Isle de la Toscane appellée jadis des Latins Ilua, et à présent Elbe, on y puise sans cesse du fer, et qu'aussitôt il s'y rengendre, tant la force minérale y est puissante et le terroir second : aussi Virgile parlant de cette Isle

a dit ; *L'Elbe est inépuisable en ses mines d'acier.* Fallope en son livrre des Métaux et fossiles confirme cette même continuelle régénération, disant, que le serenissime et grand Duc de Toscane tire de cette mine un très-grand revenu. Théophraste disciple d'Aristote dit pareillement après son Maître, qu'en l'Isle de Cypre croît une certaine espèce de cuivre non beaucoup dissemblable à l'or, lequel on coupe en plusieurs parcelles, puis l'on les jète dans la terre, et que dans peu de temps, après avoir été exposées aux divers chagements et altérations de l'air, elles croissent et se multiplient en sorte, que l'on les cueille par après comme une riche moisson. L'experience journalière fait voir la même regénération, aux sels, au bitume ; et le semblable encore, aux pierres, rochers, et marbres ; lesquels ayant été autresfois tirez de leurs mines ou carrières, l'on a vu en peu de temps leurs fosses remplies de minéraux de la même espèce et : nature. Pour preuve dequoi, il faut voir ce que cite Pline de la montagne de sel, qui est aux Indes nommée Oromène ; et ailleurs encore, où il dit au rapport de Theophraste et de Mucià qu'il y a des pierres lesquelles en engendrent d'autres de même espèce ; comme la Péranite ou Péantide selon Albert le Grand, Lucie Marin dans son livre des singularités de l'Espagne, parlant des montagnes d'Arragon ; et Marc Caton dans Aule Gelle, parlant aussi des montagnes de sel, qui sont dans les Alpes d'Espagne, et lesquelles sont peut-étre, les mêmes ; *quantum demas* (dit il) *tantùm accrescit.* Gregoire le Tholosain dans la construction de son art admirable en dit de même. Linscot au livre sus-allegué de sa navigation aux Indes, assure le semblable des Diamants, qui se cueillent au

terroir de Taniapura vers Malacca ; Et Anselme Boëce en son docte livre qu'il a fait des pierreries : où il dit, que les grands Diamants croissent pour l'ordinaire dans la partie la plus basse de leurs rochers, et les moindres en la supérieure ; et que celle-ci étant épuisée, dans deux ans après la carrière se trouve remplacée de nouveaux Diamants ; Rueus docte Médecin confirme encore cette vertu diamantisique par le recit qu'il fait de deux Diamants, lesquels Madame de Heure, sortie de l'auguste maison de Luxembourg avait en sa puissance, et qui était héréditaires en sa maison. Ces Diamants produisaient visiblement de temps en temps d'autres Diamants semblables à eux.

Theophraste assure aussi qu'il y a des pierreries, lesquelles en engendrent d'autres, et la raison qu'il en donne est la forte impression des Astres sur une matière propre. Toutes lesquelles observations et autorités nous enseignent, qu'il y a dans tous les minéraux une âme céleste douée d'une vertu séminaire et générative, que Scaliger contre Cardan dit être, une cinquième Nature autre que celle des quatre Éléments, laquelle par le moyen des esprits et des influences particulières agite leurs matières diversement, d'où s'ensuivent entr'eux tant de différentes générations ou multiplications. Sans cette vertu minérale ils se diminueraient et dissoudraient aussitôt qu'ils sont produits dans la terre ; d'autant que par elle le remplacement se fait continuellement de ce qui peut-être dépéri par leur chaleur naturelle intérieure ; en la même façon qu'il se fait tous les jours aux animaux et en nous mêmes. Quant a ce

que l'on objecte ; qu'il ni a point parmi eux de distinction de sexe pour parfaire telles générations ; il faut avouer qu'elle n'y est pas manifeste ; mais pourtant que les Métalistes en y reconnaissent une à leur mode, laquelle néanmoins est bien autant recevable que celle que les Botanistes admettent parmi leurs plantes ; y ayant des Métaux en chaque espèce plus solides, seconds et épurés, lesquels par la force de leurs saillies témoignent avoir l'action, et la vigueur du mâle : Mais afin de ne se point tant arrêter à cette distinction de sexe, laquelle n'est qu'Analogique aux plantes et aux minéraux. Nous disons encore avec Aristote, qu'elle n'est pas nécessaire, et ne se retrouve pas toujours parmi les animaux mêmes, lesquels on tient au rang des parfaits ; à plus forte raison s'en peuvent dispenser les imparfaits, comme les insectes, et ensuite, les plantes, et les minéraux. Il faudroit voir encore ce qu'il dit sur ce sujet au 4. livre des météores, au 6 de l'histoire des animaux, et au 3. de la génération des animaux ; outre, que c'est une verité, laquelle se pourrait prouver par beaucoup d'autorités et exemples tirez des Naturalistes. Que plusieurs animaux parfaits se peuvent engendrer et produire sans œufs, sans semences, et sans un producteur de la méme espèce ; ainsi que fait le Phœnix ; lequel étant seul en son espèce sur la terre, à ce qu'ils disent, ne se produit pour conserver sa nature ou espèce que de sa propre cendre, laquelle, *Effectum feminis instar habet*, comme dit Lactance Firmian au Poème qu'il en a fait exprès.

Concluons donc ce Chapitre, et disons, que les minéraux ayants la vraie croissance, et par conséquent recevants nourriture ; Se

n'étant non plus privés de la vertu de maintenir leurs espèces par génération ; qui n'infèrera de là qu'ils sont véritablement animés et ont vie, principalement dans leurs matrices ou minieres, ou bien même dans un lieu de chaleur proportionnée, laquelle égale l'activité spécifique de leur Soleil minéral, ou soufre incombustible.

CHAP. XI.

Que les Métaux font composés de parties semblables et disseemblables.

Quelques-uns pourront objecter, que l’âme par sa définition est le premier acte, ou pour mieux interpreter ce terme du Philosophe, la première perfection d’un corps naturel organisé ; et : que les Métaux et les pierres, n'étant point composés de parties dissemblables en toutes leurs substances, qualités et vertus ; ils ne peuvent être par conséquent capables de recevoir cette première forme : Et d'ailleurs que les dites trois opérations de l’âme végétative, à savoir la Nutrition, la Croissance, et : la Génération, requièrent avec une matière commode et propre, des organes aussi propres, afin d'être exercées dans un corps naturel, lesquels la Nature prévoyante ne leur auroit pas dénié, si elle les eust doué d’une vie ; vu qu'elle ne manque jamais aux choses nécessaires, de même qu'elle n'est point prodigue aux superflues. A ces fortes objections, on répond en premier lieu, employant ce qui a été déjà dit ci-devant des figures déterminées, avec lesquelles croissent naturellement plusieurs minéraux ; que l'on doit tirer de là une conséquence infaillible qu'ils sont composés de parties dissemblables ; d'autant que chaque partie de Pyramide n'est pas Pyramide, et ainsi des autres figures. Secondement, qu'il n'est pas nécessaire, que tous les corps animés aient une matière si commune, ni des organes pour la recevoir si libres, ni apparents, comme les demandaient jadis ce Philosophe Platonicien et Péripatéticien Philopone ; à

savoir, une bouche, et un estomac, un foi, et des veines : cela n'étant nécessaire qu'aux animaux, qui sont parfaits ; mais non aux insectes, aux plantes, ni aux minéraux, lequels à raison de la simplicité de leurs vies, n'ont pas besoin de tant de diverses actions, ni par conséquent de tant de cavités apparentes. Si l'on réplique que les insectes et les plantes ont encore quelques cavités ou organes ; et que ce que la bouche, le ventre, et les veines sont aux animaux ; la terre et les racines le sont aux plantes : Qui ne reconnoît aussi que les métaux ont des dispositions sembables lesquelles sont suffisantes pour les opérations de la vie ? Ils ont (comme il a été dit déjà des racines, des troncs, des branhes, des écorces, des veines, des fibres, et des pores bien qu'imperceptibles à nôtre vue, par le ministère desquelles parcelles ils recoivent et distribuent par toutes leurs parties, le suc qui les doit nourrir ; se déchargent de leurs superfluités excrémenteuses ; et s'affermissent pour se maintenir et conserver contre les injures externes.

Qu'ils aient des racines, des veines, et des fibres, droites, obliques, et transversales, ainsi que les animaux les plantes : Ceux qui fouissent dans les mines le savent par experience, y reconnaissants des veines couchées et pendantes, dont en dérivent d'autres plus petites, qu'ils appellent des filons, selon l'étendue desquels (principalement s'ils vont d'Orient en Occident, et du Midy au Septentrion) ils font un jugement assuré de la bonté et fécondité de leurs mines : sans laquelle connoisance ils perdraient souvent leur temps et leurs peines. D'ailleurs, quand bien ils feraient depouruvues de racines, de

veines, et de fibres ; on ne pourroit pas pourtant leurs dénier les pores par lesquels ils reçoivent leur nourriture en la même façon que le font toutes les parties de l'animal par le moyen de l'estomac et des veines, comme aussi quelques plantes qu'il y a, lesquelles tirent à soi le suc nourrissant de la terre, sans avoir aucune racine, ni fibres apparantes ; mais par la seule sympathie et en la même façon que la pierre d'Aimant fait le fer. Telles sont la grande Hépatique, ou poulmonaire, les Mousses marines, l'Orobanche, la Cuscute, l'Epithym, les Truffes, les Champignons, la Stellaire aquatique, et plusieurs autres.

Par ces moyens aussi, bien souvent il se trouve trouve des rochers dans la mer et des pierres dans les carrières ; la matière desquelles étant inégalement unie et : resserrée fait, qu'il s'y trouve parfois des espaces vides, dans lesquels se reservé quelques sucs propres, c'est à dire chauds et humides, accompagnés d’une force et vertu minérale ; qui est la cause qu'il s'y engendre parfois des animaux de differente nature et espèce, suivant le lieu et l'aliment qu'ils en tirent ; telles font certaines petites écailles très-delicates à manger, lesquelles se tirent de la massiveté des rochers de la mer. Il se trouve dans l'histoire d'Italie, qu'il fut présenté au Pape Martin cinquième une grande piece de marbre, laquelle ayant été sciée par le milieu, on trouva au dedans un grand et : gros serpent vivant, lequel n'avoit autre espace pour se contourner qu'une petite trace ou fosse cave au milieu de la dite pierre, dans laquelle trace ou fosse, il ne fut trouve aucune liqueur, qui eust pû servir

d'aliment et de nourriture à cet animal. Le sieur Dumoûtier très-curieux en la recherche des choses naturelles m'a assuré ; Qu'en l'année pendant le siège de la ville de Rouen, lorsque l'on travailloit à la construction du fort de Sainte Catherine, quelques massons sciants pareillement une grosse pierre, y trouvèrent au milieu une cavité, dans laquelle ils apperceurent quelque chose qui remuoit ; sur le bruit et étonnement qu'ils enfeirent, ceux qui passoient par la auprès, y accoururent et entr'autres le dit fleur Dumoûtier, et virent que c'etoit un gros crapaud blanc, lequel étoit dans sa niche, d'où ayant été tiré sans effort aucun, mourut incontinent qu'il se sentit exposé au grand air, lequel set la dissipation soudaine du peu de chaleur naturelle et d’esprits qu'il avait.

Semblables rencontres se font bien souvent aux carrières du charbon de pierre qui se tire dans les Ardennes. Mais ces rencontres ne sont pas si étranges en tels animaux engendrés plutôt de pourriture qu'autrement, comme il le doit être en ceux qui sont au rang des parfaits lesquels ne s'engendrent pas pour l'ordinaire que par semences de l’un, ou des deux sexes.

Guillaume de Neufbourg au premier livre de son histoire d'Angleterre rapporte, Que de son temps se trouvèrent deux Leutiers vivants au milieu d’une grosse pierre dure, laquelle on venoit de tirer nouvellement d’une carrière ; l'un desquels mourut incontinent après, l'autre vêcut encore quelque temps, mais si affamé qu'à peine le pouvait-on saouler dans la cuisine de Henry Evefque de viltonie, lequel l'y faisait nourrir avec

soin. Le même Auteur rapporte encore, qu'en un autre endroit, on avait trouvé semblablement un crapaud vivant dans le milieu d'une pierre massive, lequel avait au col une petite chaîne d’or.

Martin Delrio au deuxiéme livre de ses disqusitions Magiques, estime que ses semences de tels animaux avaient été mises dans ces lieux là par le Démon, et lequel avait été la cause principale de telles générations si extraordinaires, mais que cela soit, ou non ; c'est une question à decider, je dirai seulement pour servir au sujet du discour proposé que encore que le Démon ait pu avoir son concours en celles générations monstrueuses ; il n'a pu toutesfois pour tant savant qu'il soit, y entretenir et nourrir si longtemps tels animaux, que par les moyens qui sont naturels, lesquels il ne peut pas outre passer.

Et sans avoir recours au Démon, afin de rendre raison probable de telles générations ; II me semble que l'on en peut tirer une de la Philosophie naturelle, qui est, que l'air enclos dans les cavités de ces marbres et pierres dures, tâche toujours d'en sortir pour remonter dans son lieu naturel ; mais que rencontrant de la rensistance par la froidure et sécheresse de la pierre, il se réfléchit en soi-même, et par ce mouvement s'agite et s'échauffe puis ayant réduit en vapeur ou rosée l'humeur qui s'y trouve enclos, cette vapeur vient à se coaguler de nouveau tellement que la chaleur du Soleil et les influences enceintes des semences vitales de toutes les choses, y donnant son concours ; telles générations équivoques s'y peuvent produire naturellement, suivant que s'y rencontre la disposition de la

matière. Le même se fait et s'est souvent observé aux Métaux, lorsque les expirations fumeuses ou vapeureuses, qui leurs servent de matière, s'arrêtent en quelque lieu, où elles sont contraintes et resserrées : De là vient que lorsqu'elles s'élèvent en la troisiéme region de l'air il s'y est engendré autresfois, des pierres, et des métaux durs et solides, lesquels on a vu tomber des nues, ainsi qu'Avicenne assure l'avoir vu du fer auprès de Lurgea en une masse laquelle pesait cinquante livres.

On lit qu'en Perse il est arrivé souvent parmi les foudres et les orages, qu'il est tombé des nues des corps de cuivre formés en figure de sagettes crochues. Et les Peres du College de Conimbre assurent que de leur temps en Espagne au Royaume de Valence, il est tombé pareillement des nues une masse de pierre, dans laquelle y avait des veines de Métaux purs. Il se lit encore dans plusieurs Historiens quatité de semblables générations de corps naturels, lesquels sont tombés de l'air parmi les pluies : comme du sang, du lait, du vin, de la chair, du froment, du pain, et semblables choses prodigieuses. Tellement qu'il ne faut plus après cela nous émerveiller, si nous trouvons quelquesfois des plantes qui prennent leurs racines sur les pierres et sur les métaux immédiatement, exposez à l'air. On mange au territoire de Naples des mousserons très-bon et très-delicats, lesquels naissent sur une pierre dure, après qu'elle a été auparavant couverte de terre à la hauteur de quatre ou cinq doigts, et puis arrosée d'eau tiede. Les Coraux, les mousses Corallines, l'Antipathes, et autres plantes maritimes naissent immédiatement sur les rochers de la mer ; ainsi que

l'Androsaces sur les coquilles. Tant que les unes et les autres sont en leurs lieux naturels, elles sont molles et ploiables comme les autres plantes ; mais si tôt qu'elles en sont tirées, s'empierrissent. De toutes ces remarques il nous faut infèrer cette connaissance nécéssaires que les Métaux, les rochers, les coquilles, les pierres dures, et semblables minéraux, ont des pores, par le moyen desquels ils fournissent et communiquent à ces plantes les sucs vivifiants, métaliques, ou pétriffians, lesquels ils succent de la terre par les mêmes organes, pour leur nourriture et entretien.

Galien au livre ci-devant allégué a reconnu ces pores et ces cavités imperceptibles au plomb, par lesquels il succe et tire à soi les vapeurs et exhalaisons épaisses et fumeuses des lieux soûterrains, lesquelles le font r'enfler et croître visiblement, comme il dit l'avoir vu. Les Naturalistes encore curieux en la recherche des métaux et des fossiles reconnaissent ces pores cachés dans les pierres qu'ils appellent poreuses, Comme l'est l'Astroite dont il a été fait mention ci-deuus, la Trochite et : semblables, lesquelles à çause des cavités qu'elles ont cachées dans leurs corps, étant trempées dans du vinaigre, ou du jus de limons, se remuent d'elles-mêmes d’un mouvement droit et de progressions ; la Trochite seule d'entrelles, à cause de sa figure de roue, se meut par ce moyen circulairement, ainsi que l'a observé François Imperat en son traité des fossiles au Chapitre des Pierres Topheufes ou poreuses.

CHAP. XII.

De la façon que se nourrissent, se croissent, et se multiplient les Métaux.

De toutes les raisons ci-devant déduites on peut tirer cette doctrine ; Que la croissance des Métaux aussi bien que leur nutrition Ce fait par toutes leurs parties formelles, voir en la même façon et : manière, qu'elle a coutume de se faire dans les corps animés les plus parfaits, lesquels sont composés de parties homogenées et d'hétérogènées, et où les hémogénées se distinguent encore en solides, et : poreuses. Toutes ces parties reçoivent la nourriture et. la croissance, mais en différentes façons : à savoir les caves et : poreuses par une réception de l'aliment laquell'est Intérieure ; les fibreuses ou solides, par une application extérieure ; d'autant que après que telles porosités sont remplies du suc nourrissant ; ce suc s'attache aux moindres parcelles des solides, le rendant un avec elles, afin de les agrandir. Que si la Nutrition se faisait autrement, elle ne se ferait pas sans une penetration de corps et de dimentions. On ne laisse pourtant pas de dire, que toutes ces parties, soit poreuses, ou solides, croissent d'une vrai et intérieure Croissance, non à raison d'elles, mais à comparaison du corps vivant, étant assez que pour sa consideration cette réception de nourriture se fasse intérieurement ; pourvu que les autres conditions requises à la vraie croissance y soient observées. Les métaux pareillement sont composés en leur homogeneïté de parties poreuses et solides, non à autre fin que pour faciliter leur Nutrition et leur

Croissances dans le sein de la terre : Et ces parties lesquelles sont autrement imperceptibles se voient et discernent distintement par le moyen des miroirs qui grossissent les objets ainsi que je l’ai vu plusieurs fois par curiosité. Si on objecte que les Métaux étant des corps solides et ressérés ; les pores que l'on y presuppose font imaginires ; ou du moins que ce ne fonr qje quelques petites cautiez fortuitement engendrées par la chaleur soûterraine Élémentaire, laquelle peut avoir consommé quelques humidités en certains endroits ? On répond ; Que la Nature ne leurs auroit pourtant pas donné telles cavités, s'ils n'en avaientquelque besoin puisqu'elle ne fait rien de superflu. Er d'ailleurs, Que les Métaux ne font pas si durs, ni si solides dans leur matrices ; mais au contraire tendres et poreux ; ainsi que ceux qui fouissent dans les mines et dans les carrières l'ont souvent observé ; comme le confirment encore Albert le Grand dans son traité des Métaux, parlant de l'argent le plus pur ; et Fallope dans son livre fus-allegué des Métaux et fossilles ; où il ajoute, que c'est aussi la raison pour laquelle les eaux Thermales participent quelquesfois non seulement avec les esprits des Métaux et : demeurent enceintes de leurs vertus et propriétés ; mais encore entraînent avec le bouillon de leurs saillies, quelques paillettes de leurs substances mêmes minérales qui les composent, ce qui n'arriveroit pas, si leurs corps n'était ouverts dans la terre et : maniables comme l'est le Corail dans le lieu de sa naissance, duquel le Poète parlant a dit.

---..

« Il s'endurcit a l’air, ô prodige nouveau :

« Ce que l'air a fait pierre, estoit herbe sous l'eau.

A cause de laquelle Métamorphose, il est aussi appellé Gorgonia de quelques’uns, tirants cette nomination de la fiction du plus ancien des Poètes Grecs, disant ; Que Persée après qu'il eust couppé la tête à la Gorgone Méduse, se Voulant reposer sur le rivage de la Mer, mit cette tête encore toute sanglante sur des petits joncs ou vergettes qui sortoient de l'eau, lesquelles teintes de ce sang, se pétrifièrent incontinent, et que d'elles en était sorti le Corail, c'est aussi ce qui émeu le Poète des Métamorphoses, parlant de cette plante de mer, laquelle, dit-il aussitôt.

« De ce Monstre il tira la force merveilleuse

« Le Corail devient dur, sa matieré est pierreuse ;

«Du seul attouchement par des efforts nouveau

« Il se sent endurcir tige, feuille, et rameaux.

Mais on objectera peût-être encore, Que tout ainsi que la Nutrition se doit faire continuellement dans les corps, tant qu'ils jouïssent du bien de la vie ; La Croissance pareillement et la Génération doivent avoir leur temps préfix et : limités, et leur Décroissance de même ; Or est-il, que les métaux n'ont point de temps certain, ni de bornes à telles opérations, mais croissent et

se multiplient à mesure, que la matière de laquelle ils sont composés leurs est ajoutée ; et : ne diminvent point ni dépérissent, sinon entant que l'on en détache ou sépare quelque partie. Tellement que s'ils croissent, ce ne peut être d'une vraie et légitime croissance ; et s'il se dètruisent ; cette destruction ne se peut pas appeller mort, si ce n'est par une homonymie, mais plutôt une corruption ou dissolution. A cette objection on répond. Qu'il est très vrai que les Métaux s'entretiennent et nourrissent sous terre, ou bien en lieu commode tant qu'ils y trouvent avec leur force minérale la matière propre à leur entretien. De la vient que leur vie se reconnait distincte par des âges, comme celles des autres corps vivants, c'est à dire par les changemens apparents qui s'y font, ainsi que ceux qui travaillent dans les mines ou carrières l'ont observé : Ces artisans laborieux nous assurent que les pierres et les Métaux en leurs premières naissances sont seulement friables, bruts et imparfaits ? mais que par la suite des années ils acquierent leur fermeté et perfection, et qu'enfin par leur vieillesse ils perdent premièrement leurs vertus tant élémentaires qu'astrales, puis se consomment, se rouillent et se réduisent en tufs, ou en poudre, comme le dit Albert le Grand en son traité des Pierres précieuses ; Aussi sçavent-ils ces hardis entrepreneurs par leur longue experience, prendre leur temps pour travailler en ces lieux soûterrains avec quelque profit et satisfaction de partie de leurs peines. Et quant à ce qui est de leur croissance et multiplication ; Si le temps dans lequel ils doivent exercer leurs facultés de vie, ne nous semble point être limité ; il ne laisse pas pourtant de l'être dans l'ordre établi en l'univers par

l'Auteur de la Nature, lequel a creé toutes choses avec sagesse, en certains poids, nombre, et mesure si proportionnés, que l'ancien PhilolacePhilosophe Pythagoricien, disait, que Dieu avait fait ce monde par toutes les maximes de l'Arithmétique, de la Géométrie, et de la Musique. Puis donc que nous avons prouvé par toutes les raisons ci-devant déduites, que les Métaux se nourrissent et croissent véritablement ; et qu'ils se produisent ou multiplient de même par leur principe intérieur et vital. Nous pouvons sans autres preuves tirer cette conséquence véritable ; que leur dépérissement aussi ou diminution tant de leurs vertus que de leurs substances, n'est pas une simple dissolution ou corruption des qualités élémentaires lesquelles entrent dans leur composition, mais une vrai mort, c'est à dire, l'anéantissement de leurs formes substantielles, en un mot de leurs vies. A quoi l'ajouterai que lorsque le Philosophe a dit ; Que ces deux facultés de l'âme la Croissance et la génération doivent avoir dans un corps vivant le temps de leurs actions préfix etc limité ; il n'a entendu parler que des corps qui vivent d'une vie parfaite, d'autant que ceux-là ont besoin d'une grandeur déteminée ou proportionnée pour la perfection de leurs actions exterieures ; mais non des Métaux, ni des Minéraux, lesquels vivants seulement d'une quatriéme manière de vie, ne sont nullement obligés à une telle symétrie et proportion en leurs parties.

Décision du problème de la vie des Métaux.

C H A P. XIII.

Pour la decision entière de ce Probleme ; il faut dire, Qu'il va entre les corps animés différence de vie ; aux uns elle est plus spirituelle, aux autres plus corporelle ; aux uns plus apparente ; aux autres plus obscure et cachée. Les Métaux (généralement parlant) sont de ceux lesquels ont l'âme plus corporelle que spirituelle ; et à cause qu'elle cA : enueloppée dans les liens ou massiueté de leurs corps au centre de la Terre, privés des rayons vivifiants du Soleil ; il ne se faut pas étonner, si leur âme ne rend pas en eux des opérations de vie si apparantes ; ni si Nature ne leurs a pas donné des organes si parfaits. Cette defectuosité pourtant ne les doit pas rejeter entièrement du nombre, ni de la societé des vivants, ni même ravaller tellement leur condition, que l'on les doive mettre μετὰ ἄλλα, après les autres en ordre de dignité et de nature, n'y ayant nulle apparence, que la Nature qui est prudente fut si inutile, que de donner la prérogative de la vie à un vers de terre ou à un potiron ; et en priver entièrement l'or l'argent, le cuivre, le fer, et les autres Métaux vrais, lesquels sont des créatures si parfaites et si apurées de toutes les leprosités extérieures des Éléments, par des digestions et coctions de tant de siècles ; que par la quantité et pureté de leur baume ou principe vital, ils se conservent, sans se diminuer en rien que ce soit, pendant une si longue suite d'années, et se preservent de toutes les injures exterieures, auxquelles tous les corps vivants pourtant parfaits,

qu'ils soient, sont sujets que si nous considerons encore la noblesse des Métaux en la fin pour laquelle Dieu les a creés, nous trouverons qu'ils doivent avoir une prérogative par dessus les autres créatures, qui n'ont que le simple être : Et ce ne peut être que la vie, laquelle est le premier acte de l'existence. Cette fin paraît principalement, en ce que Dieu voyant que l'entendement de l'homme se portent à divers arts, et à diverses professions ; il lui a creé les Métaux et les pierres comme une matière convenable à ses desseins, tant pour la restauration, que pour la conservation, d'essence, et ornement des œuvres de la Nature. Dés uns il en fait des édifices pour se mettre à couvert des injures du temps ; des autres, il s'en sert tant pour armes défensives, que pour les ofensives, pour des instruments nécessaires a l'usage de la vie, pour l'ornement du corps mais plus encore pour rétablir sa sa santé perdue et prolonger le cours de cette vie. De ces métaux encore, la nécessité du commerce a inventé l'usage de la monnaie, laquelle le Philosophe appelle la règle et la mesure de toutes choses ; d'autant qu'elle égale et aparie tout ce qui sert pour l'entretenement de la communion et societé humaine, comme encore pour celui du commerce et des affaires lesquelles concernent et conservent les Républiques. Et encore que cette monnaie ne semble être sinon une chose ; selon son prix toutesfois et sa valeur, elle se peut appeller toutes choses, puis, puisqu'elle peut tout, elle fait tout, et tout lui obeït, comme dit le Sage dans son Ecclesiastique. A cause de cette puissance souveraine.Le Poète Lyrique l'appelle la Royne de toutes les créatures.

« Femme riche, crédit amis, beauté, noblesse,

« Tout vient par la monnoye, elle est Reyne et Déesse.

Mais enfin c'est tout dire sur cette matière à ce que dit le Pettone.

« Quoy qu’un riche fouhaitte, il vient à point nommé,

« Jupiter avec l’or au coffre est enfermé.

C H A P. XIV.

Des raisons particulières aux pierreries, qui confirment leur vie.

N’Aurions nous pas encore beaucoup de sujet de contrôler l'intention, l'ordre et les actions de la Nature ; si elle avait privé de la vie et réduit au simple Être les pierres précieuses, son principal ornement ? Nous avons môntré déjà ci-devant pour prouver qu'elles vivent ; comme elles tirent naissance et origine des racines mêmes des Métaux vrais, et vivent comme eux, puisqu'elles sont comprises sous la même espèce.

Comme aussi elles croissent dans leurs matrices et carrières avec des figures certaines et déteminées, lesquelles servent d'organes propres pour exercer les opérations de leur vies ; ou du moins ne leur font pas données en vain par la providente Nature. Et finalement comme elles s'engendrent et se multiplient par la force et : vertu propre et particulière à leurs espèces Mais outre ces considerations si pressantes, lesquelles elles ont communes avec les autres Métaux ; nous ajouterons encore à leur recommandation les suivantes, lesquelles elles ont par prérogative, à savoir la diaphaneïté ou transparance ; la réflexion ou réjaillissement de leurs lumières, et l'éclat de leurs couleurs fixes et vivantes Lesquelles qualités les rendent si agréables à nos vues, que l'on peut et avec raison en tirer cette verité qu'elles font des sibilances essenciées des plus nobles influences du Ciel, ou comme dit Socrate chez Platon, en son

Phædon, des fragmens précieux des rochers éternels. La seule Reyne des pierreries vives l'Escarboucle, et quelle nous fournissent (bien que rarements) les Indois et les Troglodytes, pourrait suffire à cette preuve ; lorsqu'elle jete de tous côtés les rayons lumineux de son feu si vifs et si arrêtez qu'ils font honte même à ceux des charbons les plus vifs et les plus ardents parmi lesquels ils éclatent ; et : que les ténèbres les plus obscures n'en pouvants cacher ni ternir seulement la vivacité sont contraintes de se cacher elles-mêmes et leur ceder la place. Mais la Chrysolitbe, ou la Topaze vulgaire, le Beril, l'Ephetfite, l'Aigue marine, et plusieurs autres que l'*Æ*thyopte produit confirment encore par elles-mêmes cette qualité céleste et si admirable en la Nature, que par elle le Ciel semble nous rire, et les esprits célestes se réjouir, comme l'a dit le Docte Ficin dans sa Théologie Platonicienne ; Et encore le prodige des sciences Jean Pic Comte de la Mirandole, nous apprend, Que les corps qui font lumineux de leur nature, font remplis de toutes les vertus participantes même de la vitale ; non qu'il croie que la lumière de soi donne la vie, ou vive, mais du moins qu'elle prépare et dispose à la vie le corps qui en est capable par la disposition de sa matière ; D'autant, dit-il, que, telles lumières ne sont pas sans être accompagnées de quelque chaleur, laquelle ne provient ni du feu, ni de l'air, mais Amplement du Ciel, lequel a cela de particulier qu'il conserve et modère toutes choses Enfin tout ainsi que l'âme est une lumière invisible, la lumière aussi est une âme visible, selon la doctrine des Orphiques et d'Heraclite. Tellement que ces pierreries si pleines de feu et de lumière, étant douées de cette qualité divine et la

plus excellente de toutes les Créatures, doivent pareillement à juste titre tirer d'elle la prérogative de leur vie. La couleur étant aussi une lumière, comme la lumière est une couleur qui paraît à nos yeux : Qui ne mettra encore en consideration l'éclat de leurs couleurs vives et originelles ? Et qui seront ces dépourvus de raison, qui oseront dire que telles pierreries si lumineuses, si transparares, et si bien peintes de la Nature, s'engendrent fortuitement et croissent par une simple addition qui se fait seulement à leurs parties extérieures et matérielles, ainsi que le sont ceux de la première Classe des Êtres ? Ne défilleront ils pas leurs yeux de Taupes à l'abord des couleurs vives du saphir sacré, du Rubis, de l'Hyacinthe, de l'Emeraude, de l'Opale, du Tarti à queue de Paon de l'Hexacontaliche, de la Panthère, de l'Exolicete, et de toutes les pierreries appellées Pæderoces, à cause quelles font par leur beauté les amours et les delices des jeunes Dames ; et lesquelles.

« *De L'éclat de leur feu éblouirent les yeux.*

Comme dit Marbodée.

Et que pouront-ils dire encore, lorsqu'ils verront parmi les pierres Alabastrites, la Phenlgite, de laquelle était bastile Temple dédié à la Fortune, par Claude Neron? la lueur et la transparance de cette pierre était de cette nature (dit-on) que les fenêtres et les portes de ce Temple étants fermées, on ne laissait pas d'y voir au dedans comme à jour ouvert ? La crainte peut être que ces Sceptiques ont de tomber en cette confusion fait,

qu'ils passeront outre, sans s'arrêter ni faire réflexion sur ces pierreries, vraies Étoiles terrêtres. Les Astrologues Hermeriques estiment, que tout ainsi que les influences des Étoiles errantes produisent les Métaux vrais, desquels même ils en empruntent les noms ; de même les Etoiles fixes produisent les pierres precieuses, et : leurs font part de leurs influences ; ainsi le Diamant a son rapport avec la tête d'Algot ; le Grenat et Rubis avec le cœur du Lyon ; l'Emeraude aux aîles du Corbeau ; le Jaspe à l'Achmée ; la Sardoidoine au cœur du Scorpion ; la Chrysolithe au Vautour tombant ; l'aimant avec la queue de l'Ourse, et ainsi les autres, seon le rapport du Trismegiste. Tellement que et les unes, et les autres semblent être obligées de suivre par une nécessité naturelle les propriétés et inclinations des Astres qui les produisent : Comme fait la pierre appellée Selenite ou Lunaire, à cause qu'elle suit les mouvements de la Lune, croissant et décroissant avec elle ; Or est-il que les Astres ont une âme , laquelle leurs est non seulement assistante, mais encore s'il est permis de le dire, informante, selon la créance des Chaldeans premiers inventeurs de l'Astrologie ; et laquelle au rapport de Platon, tous les anciens Princes de la Philosophie Greque et Ægyptienne ont suivie, et plusieurs même d'entre les Péripatéticiens après leur Maître Aristote. Et partant il faut infèrer de ce discours, Que les pierres, et notamment celles que l'on appelle précieuses par excellence, sont aussi plus apparamment animées et vivantes que les autres..

C H A P. XV.

Confirmation de la vie des Métaux et des pierreries par leurs vertus et propriétés.

Les vertus et propriétés si admirables desquelles les Métaux et les pierreries font doués, nous doivent faire croire qu'ils ne vivent pas, tant pour leur subsistance particulière, que pour la nôtre ; Dieu ne les ayant point créés seulement pour servir d'ornement à la Nature, mais encore pour l'usage de l'homme en faveur duquel il a a creé toutes choses.

Et puisque la vie, (ainsi que nous l'avons décrite au commencement de ce discours) n'est qu'une essence, ou un esprit lequel produit des actions : Et que de même que la vie se conserve par l'aliment, aussi elle se déclare et manifeste par les mêmes actions, comme le dit Hippocrate au livre de la façon de vivre ; Qui ne jugera que ces vertus et propriétés qui leurs sont naturelles, sont autant de facultés vivantes Nous avons déjà ci-devant fait mention de la propriété qu'a l'aimant d'attirer à soi le fer, et de la cause de cette attraction, suivant la croyance des Philosophes anciens, lesquels la font provenir de quelque force céleste, ou esprit vivant, lequel est dans l'Aimant, de même que dans la pierre appellée Theamede celle de repousser au contraire le fer visiblement. On peut encore étendre la merveille de cette vertu Aimantine, au Diamant, lequel fait le semblable, mais d'une puissance encore bien plus absolue, puisqu'il ravit à l'aimant le fer qu'il avait le premier attiré, et que sa présence

l'empêche de faire son action. Cette vertu attractive se voit encore en la pierre appellée Panrarbe ou Amphitane des Indes, laquelle attire à soi l'or, comme l'Androdemante ou l'Argyrodamante fait l'argent, et aussi le cuivre, et le fer.

Cardan nous assure que l'aimant blanc ou Calamite blanche attire à soi encore la chair, et le preuve par une observation qu'il a vue d'un stilet d'acier, lequel en ayant été frotté, et : puis enfoncé dans la chair d'une personne vivante, lorsque on l'en a retiré la plaie s'est a l'instant trouvée réunie, comme si jamais il n'en y avait eu. Finalement cette vertu attractive se fait encore bien plus admirer ; (s'il est vrai ce que nous en assurent les Naturalistes Lapidaires) en la Pantaurée de Apollonie, laquelle attire à soi toutes les autres pierres, et les ayant tirées les dépouille de leurs propres vertus, et leurs ravit ; ce que quelques-uns d'entr'eux ont voulu pareillement croire du Diamant Arabique. Les Spagyriques nous promettent et assurés tant de merveilles de l'or leur agent universel, pour la guérison de toutes les infirmités humaines, pour la conservation de la vie, la restauration de l'humeur radicale, et ensuite pour le retardement de la vieillesse.

Et nous voyons tous les jours des effets si sensibles et miraculeux de l'Antimoine, du Mercure, de l'Aimant, et de la pierre d'Azur à dompter et purger les extravagances de la bile noire : De la pierre Hæmatite, de la Cornaline et des Coraux à arrêter le sang ; Et si nous voulons ajouter foi à Platon, Pline, Albert le Grand, Solin, Vincent de Beauvais, Marbodée,

Fraçois George, Anselme, Boëce et plusieurs ; autres Auteurs, qui ont travaillé sur les minéraux ; nous y trouverons un nombre presque infini de pierreries, lesquelles ont des propriétés qui surpassent les effets ordinaires de la Nature ; soit que nous y considerions celles qui sont attachées à leur temperament, ou à toute leur substance ; ou bien celles, qu'elles ont de leur predestination, que l'on appelle Astrales et Thalismaniques. Il en y a d'entre elles, lesquelles chassent et mettent à raison les Démons ; dissipent les Spéctres et les Fantômes qui nous apparaissent de nuict, domptent les venins, les maladies, les infortunes : Les autres rendent les personnes invisibles, invincibles, victorieuses, agréables, et heureuses en tous leurs desseins, tant en l'amitié des Grands, qu'en richesses, et gains de procés ; Il en y a encore lesquelles excitent les dissensions, réconcilient les amitiez, donnent connaissance des choses à avenir ; découvrent les larcins, tant ceux des mauvais garnements, que ceux que quelques femmes mariées font à leurs maris, et : les corruptions encore les plus secrètes des filles ; procurent, ou empêchent les avortements ; et infinies autres vertus si prodigieuses, qu'elles donnent sujet à plusieurs de douter si elles sont véritables, tant ils les trouvent éloignées des actions ordinaires de la Nature : ne sachants pas d'ailleurs qu'aucun depuis Salomon se puisse vanter d'avoir eu la parfaite et entière connaissance de toutes ces merveilles.

Mais afin de leurs ôter ces scrupules, nous leur disons en premier lieu qu'ils considèrent de grace, quel profit en pourrait revenir à tant d'Empereurs, de Roy et de Princes, et encore à

tant de graves Auteurs qui ont tous écrit de cette matière, qui nous assurent en avoir fait eux-mêmes les preuves de la pluspart, n'ayants rien épargné pour contenter leur curiosité. Secondement, s'il ne s'est trouvé personne depuis Salomon qui ait eu la lumière de cette science ; qu'ils considèrent que Dieu sait par sa providence toutes choses pour le mieux ; et que si la connaissance de toutes les choses de la Nature était en la disposition des hommes ; et : particulièrement des vertus et propriétés tant des plantes que des pierreries, ils se pourraient enfin rendre immortels et par ce moyen, il n'y aurait crime ni méchanceté à laquelle les hommes ne s'adonnassent, vu qu'à présent que leurs jours font si raccourcis, ils ne laissent pas de mépriser les loix tant divines qu'humaines, et ne s'étudient journellement qu'à attenter par toutes voies illicites sur les biens, et; sur la vie les uns des autres ; et seroit à craindre qu'ils ne devinssent encore une fois si insolents que d'entreprendre de detrôner la Divinité. Si quelque curieux et opiniâtre insiste, qu'il a voulu faire de son côté pareillement l'épreuve de ces propriétés spécifiques sur quelques unes de ces pierreries ; et qu'il n'y a pas trouvé la satisfaction qu'il en promettait sur la foi des livres ; je lui peux respondre, et avec apparence de verité, qu'il se peut faire que Dieu, lequel ne communique ses graces qu'à ceux qui s'en rendent dignes, l’en a voulu priver, sçachant bien qu'il en abuseroit ; ou peut être que telles pierreries était deja vieilles et surannées, et que par leur long âge elles pouvoient être décheues de leur grace, et de leurs vertus ; Ou bien enfin, qu'elles était bastardes et falsifiées par la fraude et impostures des hommes : étant une chose assez fréquente en ce

mal heureux siecle, depuis que le luxe est entré en règne, et que l'Alchymie est tombée entre les mains de gens nécéssiteux et de mauvaise foi.

Pour revenir donc à nôtre sujet, et d'un exemple notoire à un châcun tirer une induction des autres qui nous sont moins connus. Qui est-ce qui n'observe tous les jours, ou bien il ne tient qu'en lui, la merveilleuse proprieté de l'aimant ? lequel comme le décrit Remy Belleau en sa Calamite

« ---—non seulement Attire ;

« La froide horreur du fer mais le fer qu'il inspire

« De sa vive, chaleur, attire à soi le fer

« Comuniquant sa force, et les raisons de l'air

« Qui coulent de l'Aimant, au fer qu'il ou trepasse

et puis ensuite continuant ce discours,

« Cause que nous voyons, et quatre et cinq anneaux

«Suspendus dedans l'air d'accrochements nouveaux,

« L'un à l'autre collés de liens invisibles,

« Comme si de l'Amour entreux estoit sensibles,

« L’un à l’autre se couplant de secrète amitié

« Qui ces deux corps inspire à trouver leur moitié.

Ces propriétés de l’aimant sont à la verité admirables ; mais celle encore qui semble les surpasser toutes en la nécessité de l'usage, se voit en l'aiguille marine, laquelle nous sert pour naviger sur l'étendue de ce vaste Océan avec beaucoup plus d'assurance qu'il ne se faisait anceénement, lorsque les mariniers ne se servaient que de la seule observation du lever et du coucher des Astres, laquelle leur manquoit bien souvent, quand le Ciel était couvert de nuées, où de brouillards espais, ou bien quand quelques hautes montagnes s'opposaient à leur vue ; merveille donc, que cette aiguille frottée de l’aimant tourne toujours sa pointe vers le Nord, pourvu que le vrai lieu du pôle de l’aimant qui l'a frottée y ait été observé : selon que nous l'a enseigné Fuivie le Blond Amalphitain, auquel nous en devons avoir la première obligation au rapport de Jacobus Bossus ; ou bien à Flanc de Melphe Neapolitain selon Thevet, et le sçavant Du-Bartas, lequel parlant de la Boussole et de son invention merveilleuse, dit au troisiéme jour de sa Semaine :

------ç est elle qui de nuit

« Sur les flottant seillons nos carraques conduit

« Qui nous sert de fanal, de Mercure, et de guide

« Pour suivre tout les coings de la campagne humide

« Qui fait qu’un gallion par le Ciel courroucé

« En un Autre univers presqu’en un jour poussé

« Reconnoit son climat, et remarque en la Carte

« De combien de degrés l’Æquinoxe s’écarte.

Telles dsescriptions ont été tirées par ces excellens Puetes, des premiers Philosophes, de S Augustin d'Albert le Grand, de Cardan, et de plusieurs autres ; et nonobstant toutes ces autorités si ces merveilles de Nature ne nous était encore si familières, nos incrédules en douteraient, tout de même qu'ils sont des autres susmentionnées ; mais l'expérience laquelle est la Maîtresse des choses les convainq. D'où nous pouvons et avec grande raison tirer cette vérité ; Que telles vertus et propriétés spécifiques ne peuvent être produites dans ces corps minéraux, que par un esprit vivifiant, lequel les anime, les nourrit et les conserve, aide du concours des influences célestes ; puisque la vie (comme il a été répété ci-devant) n'est autre chose qu’une force ou impétuosité intérieure, provenant d’une essence spirituelle, la quelle produit telles actions. Ajoutons y encore ces considerations ; que si les métaux généralement parlant n'était point animés, ils ne seraient point parfaits, puisque ils seroient privés du benefice de la vie, laquelle est la première perfection des Êtres et le plus grand bien qu'ils

puissent esperer de la Nature. Or est-il que ce Monde (ainsi qu'il a été dit dés le commencement de ce discours) a été créé parfait à l'imitation de son Exemplaire : Et partant il faut que toutes ses parties le soient pareillement chacune selon l'étendue de sa capacité et : de sa predestination : Ce grand Dieu les ayant lui-même jugé telles, lorsqu'il les eut créés. Et que si Moise de qui nous avons appris ce mystère de la Création des choses, n'a fait aucune mention de la production des Métaux, ni des Pierreries, dans la narration Prophétique qu'il nous en a laissée ; Il faut croire, Qu'il l'a fait, par ce qu'il les a entendus et compris sous l'être vegetable des Plantes ; les Métaux n'étant autre chose que des Plantes cachées dans la terre, ou du moins qui y font attachées par leurs racines. Concluons donc ce Paradoxe par où nous l'avions commencé, et disons. Qu'il y a grande apparance de dire et même d'assurer

Que les Métaux ont vie.